

Huitième année, N° 35

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 23 novembre 1928

La réception de M. Georges Virrès à l'Académie royale

Les francs-tireurs de Dinant

Les origines des partis traditionnels belges

Anticléricalisme et sottise

L'Italie catholique

Un schisme en Egypte au XIV^e siècle avant notre ère

Ernest Hello et le problème de l'art

Comte Carton de Wiart

Baron Paul Verhaegen

Vicomte Charles Terlinden

Alexandre Masseron

Mgr Louis Picard

Baudouin van de Walle

Stanislas Fumet

Les idées et les faits : Chronique des idées : Choix de lettres de Louis Veullot, Mgr J. Schyrgens.

— Faits-divers et commentaires. Omer Englebert. — Union et conversions. — Angleterre.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Td. : 220,50, Compte chèque postal : 489.16.

Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Téléphones :
N° 234.00-151.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1^{er} étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses. 225 fauteuils

Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements
d'installation, de chauffage et d'éclairage,
pour assemblées, représentations théâtrales,
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.—

Réserves . . fr. 504.657.742.94

Total . . fr. 904.657.742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en
province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de
375 villes et localités importantes du pays.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200.000.000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La réception de M. Georges Vireux à l'Académie royale
 Les francs-tireurs de Dinant
 Les origines des partis traditionnels belges
 Anticléricalisme et sottise
 L'Italie catholique
 Un schisme en Égypte au XIV^e siècle avant notre ère
 Ernest Hello et le problème de l'art

Comte Carton de Wiart
 Baron Paul Verhaegen
 Vicomte Charles Terlinden
 Alexandre Masseron
 Mgr Louis Picard
 Baudouin van de Walle
 Stanislas Fumet

Les idées et les faits : Chronique des idées : Choix de lettres de Louis Veuillot, Mgr J. Schyrgens. —
 Faits-divers et commentaires, Omer Englebert. — Union et conversions. — Angleterre.

La Semaine

♦ La place nous a manqué la semaine dernière pour parler de l'attribution du prix Nobel de littérature au philosophe français Henri Bergson.

L'importance... financière des prix Nobel les met hors de pair avec les innombrables prix destinés à encourager le culte des sciences et des arts; cette importance est cause aussi que d'innombrables intrigues politiques et diplomatiques entourent leur distribution. Il suffit de se rappeler les prix Nobel pour la paix...

Quant aux prix Nobel pour la physique, la chimie et la littérature — sujets apolitiques s'il en est! — leur attribution n'en met pas moins sur les dents chancelleries et gouvernements.

Voilà donc Henri Bergson couronné comme littérateur. A juste titre au dire de très bons juges.

Mais Henri Bergson est — avant tout — philosophe. Et le prix Nobel a beau n'aller qu'à l'écrivain, au brillant ouvrier de la prose française, le philosophe s'en trouve mis en vedette, remis plutôt, car déjà les cendres de l'oubli couvrent sa gloire bien éphémère. Et il est permis de penser que les dispensateurs de la manne nobélisienne n'ont pas eu l'inspiration heureuse et n'ont servi ni la philosophie ni les lettres en taxant de... littérature une œuvre philosophique. Quelle singulière confusion de valeurs!

Quand un catholique, un fils de la lumière, examine une philosophie, c'est-à-dire un essai d'explication naturelle de ce qui est, la question préalable se pose : le système philosophique présenté sauvegarde-t-il les fondements de la Révélation? Si non, il est inutile de pousser l'étude plus avant : la philosophie nouvelle est fautive et inadmissible.

Sans primat de la raison dans l'activité intellectuelle de l'homme; sans connaissance certaine de l'être (ce qui est); sans preuves établissant l'existence d'un Dieu personnel « unique par nature, absolument simple et immuable, distinct du monde en réalité et par essence » (Concile du Vatican); sans possibilité d'établir le fait de la Révélation — ce Dieu parlant à ses créatures, principalement par le ministère de Jésus-Christ, Dieu et Homme, qui prouva sa divinité et sa mission par d'innombrables miracles — sans tout cela, que reste-t-il de la Vérité Catholique?

Or, M. Bergson est anti-intellectualiste. Les notions de sens commun sont répudiées par lui. Toute certitude objective se dissout dans un intuitionnisme subjectif, un immanentisme sans consistance. On ne parle plus d'être, mais de devenir. Et l'évolution créatrice, la continuité de jaillissement sont les sommets de cette explication du monde qui conduit logiquement au scepticisme.

L'Église ne pouvait pas ne pas condamner une doctrine qui sape par la base tout l'édifice catholique. Elle condamna aussi toutes les tentatives d'adaptation de la philosophie nouvelle à la vérité religieuse. On ne marie pas l'eau et le feu, on ne concilie pas les contradictoires.

Mais si la partie constructive de la philosophie bergsonienne

— et qui d'ailleurs a passé de mode et est allé rejoindre les mille et un systèmes qui jonchent la route de la pensée humaine — n'est qu'une erreur philosophique de plus, si son influence a été pernicieuse en ce qu'elle fut une des génératrices de l'hérésie moderniste, la partie critique, destructive si on peut dire, ne fut pas sans rendre de grands services aux pauvres victimes des erreurs philosophiques régnantes lors de l'avènement et du brillant triomphe du bergsonisme.

« On peut facilement imaginer — écrit notre ami Henri Massis — le sentiment joyeux et libérateur que suscita dans les âmes cette doctrine qui enlevait au déterminisme tout fondement scientifique et le reléguait parmi les vieilleries métaphysiques, pour y substituer une psychologie vraiment expérimentale qui (...) déclarait, dès l'abord « qu'il n'y a rien de plus immédiatement donné, rien de plus évidemment réel que la conscience », et que « l'esprit humain est la conscience même », pour conclure ensuite à la réalité du libre arbitre, à la distinction de l'esprit et de la matière, à une certaine substantialité de l'âme, au moins la probabilité de sa survivance. Ainsi cette doctrine, qui inclinait vraisemblablement vers la connaissance d'un Dieu personnel, laissait peu à peu se faire jour les inquiétudes de la vie spirituelle et menait jusqu'au seuil de la vie religieuse. Il est des âmes qui furent sauvées par elle de l'athéisme de la philosophie régnante et chez qui elle renoua les sources de la vie; elle délivra toute une génération du scientisme, du spencérisme, du sociologisme « de la négation systématique et du scepticisme doctoral » où fut élevée notre jeunesse ».

Mais, hélas! si « c'est à la manière d'un contre-poison que le bergsonisme a pu agir sur des âmes atteintes par toutes les maladies modernes de l'esprit, il leur faut l'éliminer à son tour ».

« A quoi bon — ajoute Massis — avoir montré à l'homme qu'il est libre et ouvert à son âme les perspectives infinies de l'immortalité, à quoi bon avoir parlé d'un Dieu créateur, si ces notions doivent demeurer inintelligibles, étrangères à notre science et à notre raison, si de tout cela nous ne pouvons avoir nulle connaissance et rien qu'une imagination capricieuse? Il y a dans cette doctrine un principe de fausseté qui détruit cela même qu'elle souhaite le plus vivement de rétablir ».

Le dernier numéro des Nouvelles littéraires donnait un portrait du lauréat dédié comme suit : « Philosophe serait facile, si des idées toutes faites ne venaient continuellement s'interposer entre notre esprit et les choses ».

Ces idées toutes faites — et qu'il estime erronées — M. Bergson les a qualifiées, ailleurs, de « philosophie naturelle de l'esprit humain ». C'est le sens commun bien entendu, une connaissance non réfléchie, non « pensée », non creusée, non systématisée, de la vérité. Connaissance vraie. De là, une boutade bien plus exacte sous sa forme paradoxale que la dédicace inscrite par M. Bergson sous son plus récent portrait : la philosophie n'est que du raffinement sur des choses connues.

La réception de M. Georges Virrès à l'Académie Royale.

Discours au nom de l'Académie (1)

MONSIEUR,

Vous voici sur la sellette... Au moment où l'Académie vous reçoit en son sein (pardonnez-moi cette image classique), elle me confie à moi-même le droit et le devoir de vous dire vos quatre vérités.

Pour la durée de quelques instants, votre œuvre et votre personne m'appartiennent. J'aurai à rechercher quand et comment vous êtes devenu la proie du démon de la littérature et pourquoi vous avez embrassé une carrière aussi singulière quand tant d'autres vous étaient ouvertes. J'aurai à étudier l'influence qu'exercèrent sur vos écrits votre naissance et votre éducation, votre tempérament et votre caractère, sans négliger de rappeler les principales péripéties de votre destinée ni de décrire le décor où elle s'est déroulée. Et si vous me demandez de justifier une entreprise aussi indiscreète dans ses curiosités, je vous répondrai qu'il m'incombe de révéler, non pas à cette audience d'élite qui vous connaît bien, mais à vous-même, Monsieur, qui pourriez ne pas vous en douter, les motifs qui ont fixé sur Georges Virrès le choix de notre compagnie.

Comme toutes les choses humaines, l'immortalité académique se paye. Attendez-vous donc à subir cette rançon traditionnelle. L'épreuve en est redoutable pour celui qui en est la victime passive, et que nous appelons d'un mot affreux, bien fait pour le préparer au poids des dignités officielles : le récipiendaire. Elle ne laisse pas non plus d'être embarrassante pour celui qui devient, en cette circonstance, le porte-parole de ses confrères. Quoi qu'il fasse, il est coïncé entre deux écueils : ou bien il s'expose à être taxé de béneisseur s'il se complait dans l'éloge et s'il déçoit de la sorte les auditeurs malicieux qui goûtent mieux ce genre de discours s'il est saupoudré de sel plutôt que de sucre. Ou bien il risque d'être tenu pour pédant lorsque, profitant d'une telle occurrence pour s'ériger en censeur du nouveau venu, il s'attarde, à propos de son œuvre, à des querelles d'école, de syntaxe ou de style.

D'autres auraient été beaucoup plus qualifiés que moi pour remplir vis-à-vis de vous cette magistrature si honorable, mais délicate, d'introduit par un public. Ils s'en fussent acquittés avec une autorité qu'une vieille amitié sans aucun nuage ne suffit assurément pas à me valoir. Je pense surtout à cet académicien de la première promotion que vous allez remplacer parmi nous et dont vous nous parlerez tout à l'heure, au maître des *Kermesses*, des *Fusillés de Malines*, des *Milices de Saint-François*, dont vous avez pénétré et aimé la manière colorée et farouche et l'âme si naturellement compatissante aux humbles et aux rustres de notre terroir flamand.

Dans un numéro tout jauni de la *Réforme* du 16 avril 1899, j'ai retrouvé les lignes que Georges Eekhoud consacrait à votre premier livre, un recueil de contes dont le titre pourrait symboliser toute votre œuvre : *En pleine terre*. Il me plaît de les reproduire ici afin de mettre d'emblée cette séance sous la parrainage du grand écrivain que nous avons perdu et que ce soit en quelque sorte lui qui vous reçoive au seuil de notre maison, ainsi qu'il vous accueillait et vous encourageait, il y a trente ans, lorsque, encore inconnu sous un pseudonyme aujourd'hui radieux, vous débutiez dans ce noble et ingrat métier des lettres auquel vous êtes, depuis lors, demeuré si ardemment fidèle :

« M. Georges Virrès, écrivait-il, publie un livre copieux et savoureux comme la *Pleine Terre* qu'il nous chante. M. Virrès est un jeune, un vrai jeune, et, faisant honneur à son nom ou à son pseudonyme, c'est un mâle, un sain et viril garçon, épris de force cordiale, de beauté plastique, de robuste émotion. Depuis bien longtemps, aucun prosateur nouveau ne nous avait donné pareille impression de vie et de probité d'art. Dès l'entrée en matière de son livre, intitulée *Premier août*, on a tous ses apaisements sur le tempérament et la voie de l'auteur. Elle est lyriquement communicante, son invocation aux bons aoûtiers qu'il nous montre à table, puis au repos. Il y a du fluide sympathique plein les phrases du jeune conteur. Tout le livre sent réellement bon, embaume la chair appétissante comme le pain même, la chair de travail, d'amour et de bataille, la forme humaine éternellement belle et, même au dire orthodoxe, le plus noble temple de Dieu. La frustesse de mainte page de M. Virrès en fait précisément le charme. Style souvent à peine équilibré, mais taillé en vocables sonores et exubérants. Combien, chez un jeune, cette naïveté et cette témérité sont préférables aux sages et poussières rhétoriques de tant de débutants qui naquirent vieillards de lettres et pions haineux, hostiles aux généreux pionniers d'art. Trop de néologismes ? Et après ? Un peu d'excentricité, un peu d'outrance me messied pas ; c'est un besoin d'affirmation, et toute pléthore est préférable à l'anémie. Plutôt le mot qui en dit trop long ou trop gros que le mot qui n'arrive même pas au but. Quel écrivain de style n'a point passé par cette sursanguinité ? Surtout quand cet écrivain est d'ici, du Limbourg, du Brabant ou de Flandre... »

* * *

En ce temps-là, Monsieur, où pour nos aînés comme Georges Eekhoud, vous n'étiez encore qu'un débutant, vous aviez depuis longtemps cessé de l'être pour nous, vos contemporains. Maintes fois, nous avons vu la signature de Georges Virrès flamboyer dans les journaux estudiantins de Louvain, puis dans ces revues d'avant-garde qui sont les pistes d'entraînement où les jeunes poulains de la littérature courent leurs galops d'essai ! Votre prose énergique, mais un peu tourmentée, qui reflétait quelque chose de votre admiration pour Camille Lemonnier, nous était devenue familière. Votre haute stature aussi, et votre visage grave auquel le monocle ajoutait un léger accent d'impertinence, que corrigeaient tout de suite la courtoisie de l'accueil et la bonté foncière qui animait vos propos. Dans nos réunions et nos congrès juvéniles, l'attention et la sympathie allaient d'elles-mêmes à ce causeur ou à cet orateur taillé en force, élégant et bien disant, qui scandait volontiers ses mots comme l'écrivain martelait ses phrases, et qui, manifestement, ne parlait qu'après avoir réfléchi.

Déjà, vous aviez votre légende, Monsieur. Et depuis tant d'années, elle n'a guère changé. Telle qu'on la chuchottait alors autour de vous, telle la connaissent nos écoliers et nos collègues d'aujourd'hui à qui on s'applique à révéler les lettres et les auteurs belges. (Grâces en soient rendues à leurs maîtres !) Cette légende, qui a ainsi mûri avec vous, nul doute qu'elle ne vous survive. Elle offre d'ailleurs ceci de remarquable, cette légende, c'est qu'elle diffère à peine de la vérité.

On parlait de vous comme d'un jeune burgrave qui, là-bas, par-delà les landes de Beverloo, au sud de la Campine limbourgeoise, entre la Taxandrie et le pays de Hasselt, se confinait en un vieux donjon à peine rajeuni, juché sur une grosse butte de terre et dressant ses pignons à redans au-dessus du miroir de

(1) Discours de réception prononcé par le comte Carton de Wiart, ministre d'État.

calmes étangs encadrés de saules et de roseaux. Ce vieux donjon, qui servit jadis de repaire au farouche sire de Lumay, au temps des Gueux de mer et des bois, on disait qu'après avoir de bonne heure renoncé aux succès du Barreau, ce jeune sage en avait fait, — tel Octave Pirmez en son château d'Acoz, — l'asile d'une solitude toute peuplée de ses goûts et de ses rêves.

Il en descendait parfois, non pas comme le burgrave de jadis, pour rançonner les moines et les marchands du plat pays, mais afin de se mêler modestement, durant quelques jours ou quelques heures, aux gens et aux passions des grandes villes. Mais il ne s'y attardait point et s'en retournait bientôt, sans regrets comme sans amertume, jusqu'au fond de ses bruyères sauvages, méditant tout cela dans son cœur.

Que ce fut de loin, que ce fut de près, je dois cependant ce correctif à votre légende, Monsieur, c'est que vous avez participé avec ferveur à toute la bataille d'idées qui remuait à ce moment, en Belgique, la vie des arts et des lettres, comme elle agitait et transformait toute notre action politique et sociale.

Est-ce une illusion? Suis-je enclin à exagérer, en m'arrêtant à ces souvenirs, l'importance d'une crise que le recul de la guerre et de l'après-guerre refoule déjà dans un passé lointain et si obscur pour les nouveaux venus d'à-présent? Mais il me semble que rarement une nouvelle génération connut des heures aussi exaltantes et fécondes que cette jeunesse belge de 1890 où s'éveillait votre personnalité et que cette date marqua vraiment dans notre pays une de ces étapes décisives où, tout d'un coup, la sève d'une société humaine bat d'une ardeur plus généreuse et monte d'un rythme plus vif dans la ramure qu'elle renouvelle.

Autour de nous, en d'autres groupes de jeunesse, fermentaient aussi des idées et des émotions qui, parfois même, bouillonnaient jusqu'à la révolte. Mais dans les milieux auxquels vous appartenez, Monsieur, par vos traditions familiales et votre éducation autant que par la fidélité de vos croyances, cette fièvre de renouveau était d'autant plus passionnante qu'elle contrastait davantage avec la mentalité satisfaite et figée de la plupart des anciens qui oublièrent trop que l'ordre est une construction de tous les jours. Tandis que chez ces aînés, le respect des faits accomplis se doublait d'une invincible méfiance pour tous les faits à accomplir, les jeunes de 1890 s'indignaient des ignorances et des misères auxquelles un régime tout pétri d'égoïsme inconscient condamnait la masse des hommes. Un grand courant de justice les poussait vers le peuple, prenant sa source au plus profond de la fraternité des âmes. Organisation des métiers, législation du travail, service personnel, enseignement obligatoire, égalité politique, expansion coloniale, toute ces audaces, — qui depuis, mais alors!... — toutes ces réformes étaient les leurs. A d'aussi hardis novateurs, la vie publique telle que la comprenaient leurs prédécesseurs faisait l'effet de je ne sais quel carrousel hermétiquement clos où d'honnêtes chevaux de bois tournaient inlassablement en rond au son de la musiquette cléricalo-libérale. Etre pris en croupe sur de telles montures!... Ils rêvaient de plus nobles chevauchées! Surtout, leur enthousiasme aspirait à l'espace. Il leur fallait de l'air, de l'air, dussent-ils briser quelques vitres!

Parmi ces jeunes, ceux qu'animait en outre la passion des lettres et des arts, s'insurgeaient du même cœur contre les canons et les formules qu'une discipline routinière prétendait leur imposer et qui confondaient volontiers Boileau et les Pères de l'Eglise. Soumis au dogme et à la morale, ils entendaient pourtant revendiquer leur entière liberté artistique et littéraire. Que le croyant, — fier de la vocation d'écrire, — borne ses complaisances à l'ingéniosité des rythmes, au choix des tons et des couleurs, à l'interprétation purement verbale ou picturale de la vie et du décor, — ou qu'il veuille imprégner son œuvre de convictions et des aspirations dont son âme est pleine, n'est-ce point affaire à lui et à son génie propre? Vous souvenez-vous, Monsieur, de nos belles controverses sur ce thème? A la vérité, dans ce groupe, — où se forma notre amitié, — l'éclectisme qui régnait n'empêchait pas la plupart d'entre nous de préférer à l'impersonnalité des Parnassiens, à la subtilité des symbolistes, ou à la brutalité de l'école de Médan

le spiritualisme d'un Barbey d'Aurevilly, malgré ses manies, d'un Verlaine, malgré ses faiblesses, ou même d'un Léon Bloy, malgré ses outrances. Mais tous comprenaient leur temps et l'aimaient d'un amour intense. Ils voulaient vivre leur siècle et non refaire l'œuvre des âges révolus. Ah! certes, on ne pouvait plus les taxer d'arriérisme ou d'obscurantisme, ces fils d'une tradition à qui rien d'humain ne doit être étranger. Comme ce bel adolescent, que Victor Rousseau taillait à la même heure en plein marbre, ils apparaissaient s'arc-boutant au passé, mais face à la vie qui vient, le front haut, le regard planté droit dans l'avenir, sans forfanterie mais sans peur, avec une énergie confiante et une indéfectible espérance.

* * *

Leurs sentiments et leurs conceptions se traduisaient dans des publications éphémères qu'une histoire des Lettres belges, si elle veut être impartiale et complète, ne pourra passer sous silence : le *Drapeau*, que Firmin Van den Bosch brandissait avec une combativité allègre et une verve d'enfant terrible, la *Lutte*, où Georges Ramaekers clamait en prose ses enthousiasmes et son intransigeance, le *Spectateur catholique* dont Edmond de Bruyne avait fait un recueil singulièrement original, d'un goût raffiné et d'une orthodoxie subtile. Plus importante encore, cette *Durendal* qui vit le jour en 1893, aux côtés et sous les auspices de notre *Avenir social*, devenu plus tard la *Justice sociale*, organe de la jeune Droite. *Durendal*, — revue catholique d'art et de littérature, — disait son sous-titre. Pendant plus de vingt années, elle fut un foyer lumineux de vie intellectuelle et littéraire, accueillant aux jeunes talents et faisant rayonner les œuvres de chez nous dans des milieux que la glorieuse campagne de la *Jeune Belgique* avait à peine pénétrés. Son directeur, ou mieux son animateur, était l'abbé Henry Moeller qui en avait fait son œuvre, que dis-je, sa raison de vivre, à tel point que lorsque sa *Durendal* fut tout d'un coup brisée par la grande guerre, il ne lui survécut point.

Ah! le curieux petit homme, actif, impétueux et dont les goûts et les jugements ne connaissaient point de moyen terme entre le dithyrambe et l'invective. Dans cette geste de *Durendal*, dont le titre évoquait les exploits des Douze Pairs, il faisait figure, disait-on, de ce bon archevêque Turpin qui ne levait le bras que pour frapper ou pour bénir. Mais quelle parfaite loyauté d'âme! Quel zèle véhément et désintéressé pour les Lettres! Quel dédain pour toute bassesse et toute compromission! «Le seul souci qui compte en ce monde, proclamait-il, c'est de réaliser son idéal.» Il aurait voulu qu'à cette formule banale, qui se répète à chaque rencontre : « Comment allez-vous? », une mode nouvelle substituât la question que voici : « Comment va votre idéal? ». Bien entendu, sa suggestion n'eut aucun succès. N'importe, il continuait à vivre et à travailler pour l'esprit et non pour la matière, beaucoup plus soucieux d'alimenter sa revue que son pot-au-feu, n'écrivant lui-même que de rares articles d'un style un peu lourd, mais en revanche relançant sans répit ses collaborateurs et jusqu'à ses abonnés par ses épîtres d'une petite écriture fine et intarissable, ravi quand il découvrait un beau talent ou une grande âme, et se mettant alors tout entier à sa dévotion.

Vous souvient-il, Monsieur, de sa modeste chambre de la rue du Grand-Cerf, où le visiteur était saisi dès l'entrée par l'acre parfum de son vieux tabac d'Obourg et ne pouvait s'asseoir qu'après avoir déplacé des piles de livres et de paperasses entassées sur les chaises. On l'y trouvait à toute heure, accueillant et bon, attentif à tout ce qui pouvait servir cette cause des Lettres et des Arts qu'il aimait passionnément. Cette chambrette était devenue un rendez-vous pour les jeunes écrivains. Parmi ceux qu'on y rencontrait et qui ont disparu déjà de l'horizon de ce monde, ne revoyez-vous pas comme moi ce charmant poète de la *Rose et l'Épée*, Charles de Sprimont, dont l'inspiration était si haute et la forme si pure et qu'un cruel destin devait faucher dans sa fleur? Ne revoyez-vous pas aussi cet autre de nos amis,

TERRE SAINTE

GRAND PÈLERINAGE A PRIX RÉDUIT. DÉPART EN MARS 1929

On s'inscrit dès à présent aux

PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN

147, Boulevard Adolphe Max, 147, BRUXELLES

Olivier George Destrée qui nous semblait alors, avec son beau et calme profil et ses cheveux d'un blond d'or pâle, descendu tout vivant d'une fresque du Quattrocento ou d'un vitrail de Burne Jones? L'esthétique de la Renaissance italienne et l'art des préraphaélites anglais avaient tout naturellement conquis cet esprit noble et délicat qui devait bientôt achever de s'épanouir et d'épancher la plénitude de ses dons dans une vie monastique et liturgique toute de paix et de travail, de prière et d'harmonie.

Le mérite propre de l'abbé Moeller, et il ne fut pas mince, — en un temps et dans un pays où l'intellectualité pure devait compter avec tant d'obstacles, — hélas! j'ai tort de parler au passé — c'était de rendre aux jeunes confiance en leur art, de défendre, fût-ce contre eux-mêmes, la beauté de leurs rêves.

Mais vous n'aviez pas besoin, Monsieur, de tels encouragements pour vous retenir dans la voie littéraire. Une autre influence, plus proche de vous, vous dictait cette fidélité à votre vocation. Et cette influence, vous la subissiez sans contrainte, que dis-je, avec une joie ravie et renouvelée chaque jour.

* * *

Vous entendiez, vous n'avez cessé d'entendre la voix maternelle de votre terre. De toutes ses fenêtres, votre Burg de Lummen regarde des horizons de prairies, d'étangs, de forêts où votre âme se voit chez elle et qu'elle interprète comme d'instinct. « Le village, c'est vous qui parlez, s'étale en contre-bas du plateau, boisé d'un côté, couvert ailleurs de petits champs aux haies de noisetiers, d'acacias ou de chênes. Un moulin à vent fait face là-haut à tous les points de l'espace parmi les terres cultivées; vers l'ouest, une chapelle blanche occupe le point culminant de ces collines, au milieu des taillis, près des premières, mais pourtant sur le bord d'une route claire qui gagne Tessenderloo... Les collines succèdent aux collines dans cette direction, tandis que, sur l'autre versant de notre montée, le Démer fertilise de moelleuses prairies; à moins que l'on n'oblique vers l'est et de là vers le nord, où la véritable Campine des marais, de la garigue, des étendues sauvages, garde un peu de sa beauté inviolée (1).

La première fois que je découvris ce pays, qui est si complètement et si parfaitement votre, ce fut en octobre 1905, à l'occasion d'une fête sylvestre qui, après celle d'Esneux, marqua le début d'une croisade très opportune destinée à enseigner à nos populations et à nos pouvoirs publics toute la sollicitude qu'il sied d'avoir pour l'arbre et pour la forêt. A l'appel du bourgmestre de Lummen, — vous aviez, ce jour-là, Monsieur, ceint votre plus belle écharpe, — nous étions venus de partout fêter un admirable chêne millénaire, qui est le doyen de vos administrés. Il y avait là Camille Lemonnier, Jean d'Ardenne, James Ensor, Fierens-Gevaert, Nicolas Theelen, Léon Souguenet, j'en passe et des meilleurs, illustres, notoires ou inconnus, mais confondus déjà en une véritable « union sacrée » pour la défense et l'illustration de notre sol.

Dans une fine bruine d'automne, qui rendait plus pénétrant l'arôme des feuilles mortes où nous traçons notre route, un long cortège s'enfonça sous bois, escorté des drapeaux des guildes des envions. Des écoliers portaient des branches comme des flambeaux et des petites filles blondes et rougeaudes, en robes de communiantes, avançaient en rangs, se tenant timidement par la main, comme dans les tableaux de Léon Frédéric.

Le vieux chêne, Mathusalem des arbres de la Campine, qui abrite dans ses branches une petite Vierge miraculeuse, écoute sans broncher les louanges et les apostrophes qui lui furent prodiguées. J'entends encore le mâle accent et l'admirable prose de celui que nous appelions le Maréchal des Lettres belges: « Depuis mille ans, tu regardes à l'orient des bois se lever le clair visage du jour. Tu es le frère des fleuves, de la montagne et de la plaine. Tu es comme un morceau de la durée en qui recommence l'énormité farouche de la Genèse et éternellement se rajeunit en toi le miracle des renaissances. Des forêts sont sorties du torrent ininterrompu de tes sèves; l'ouragan, à pleins poings, tordit ta crinière; la foudre, de ton front à la base, fit ruisseler ton sang vert, et, cependant comme aux premières aubes, le cœur de la terre, à coups sonores, bat toujours sous ton écorce (2) ».

Je l'ai revu souvent, depuis ce jour, ce vieux Patriarche de vos bois que chantait ainsi Lemonnier. J'ai revu souvent ce pays

(1) « A côté de la guerre », p. 23.

(2) Le samedi du 28 octobre 1905.

de Lummen aux charmes austères et qui conseille la méditation. Je l'ai revu à l'époque des crues hivernales qui transforment en un grand lac toutes les prairies basses jusqu'au glorieux bourg de Haelen. Je l'ai revu en printemps lorsque les talus des chemins creux ne sont plus qu'un écroulement de genêts d'or et que des guirlandes de fleurs fraîches sont suspendues aux petites chapelles des carrefours. Je l'ai revu enfin aux jours de Thermidor, quand le grand soleil embrase ici la joie des moissons, là-bas le mystère des landes et des grands marais de Ter-Laenem. Je comprends que vous chérissiez cette terre à qui je ne puis penser sans penser à vous. Je comprends que, vivant contre son cœur, vous ne vous sentiez que la partie d'un grand tout divin. Vous vous êtes assimilés l'un à l'autre. Fils de cette terre, chantre de cette terre, votre génie littéraire, Monsieur, lui a rendu en amour et aussi en gloire tout ce qu'il lui doit d'originalité et de force.

* * *

Votre premier livre, celui dans lequel Georges Eekhoud, bon juge, saluait de si riches promesses, était une suite des fresques glorifiant l'épopée des paysans flamands pourchassés par les Sans-Culottes. Le chapitre qui clôture ces récits de chouannerie, La Journée de Gheel, et qui décrit le régiment des Fous se précipitant sur les baïonnettes françaises est d'un pathétique tel qu'on ne peut le lire sans un frisson.

Pour moins lyrique qu'elle soit, je place cependant bien au-dessus de cet ouvrage de début votre *Bruyère ardente* qui le suivit de près. Cette fois, il s'agit d'un véritable roman d'une observation aiguë et qui est tout proche de la vie.

Ah! Certes, vos rudes terriens de la *Bruyère ardente* ne ressemblent point à ces brutes immondes dont Zola nous a fait la malveillante caricature, ni à ces paysans épiques à qui Léon Cladel prêtait sa propre grandiloquence, ni à ces êtres sensibles que George Sand mit un moment à la mode avec François le Champi. Sans doute, il y a aussi chez vos héros de la lourdeur, de la grandeur, de la passion. Mais tout cela, mêlé à d'autres alliages encore, défauts ou vertus, que peuvent seuls deviner ceux qui vivent, délibèrent, travaillent, prient avec eux ou tout après d'eux et qui les aiment, comme vous, d'un cœur fraternel.

Les personnages de votre roman sont vivants. Je suis certain que vous pouvez, au nom que vous avez donné à chacun d'eux, substituer un nom véritable. Ce vieux bourgmestre Vliebergh l'Ancien, taciturne et respecté, aussi soucieux de son autorité que du bien de sa commune, — ce rousseau de Fons, le loustic du village, — Hyacinthe Deput, le sacristain à la bedaine débordante, directeur de la fanfare locale, correspondant du journal *De Weergalm van de Kempen* si naïvement infatué de son importance, — M. le Curé à la fois combatif et prudent, — retroussant sa soutane, en relevant, selon son habitude, ses mains plongées dans le fond de ses poches, intervenant dans les rixes pour calmer ses paroissiens, au besoin, à coups de bourrades et de taloches, — la jeune héroïne du récit, Mina, une gracieuse figure de vitrail, toute de simplicité vaillante, de piété et d'amour, — autant de types que vous avez dessinés d'après nature. Il faut avoir approfondi le mystère de cette race pour noter ses traits essentiels, comme vous le faites par exemple en cette sortie de grand messe: « La foule s'écoulait, ressaisie par le songe taciturne de son sang. Elle reprenait, — après l'heure de transports religieux, — la rêverie des immensités de paix, l'habituelle communion de l'être et des choses sous l'infini du ciel, devant les étendues sans bornes. Ainsi vivaient intérieurement ces contemplatifs de la terre flamande. Ils portaient l'image, impuissants à la formuler. Artistes scellant à jamais dans leurs cerveaux de primitifs toute l'émotion d'une aurore, toute la tragique beauté d'une agonie de lumières et vivant seuls devant de merveilleux trésors. A l'extérieur, balourd, machonnant des mots qui tombent comme des ferrailles, rétifs aux nuances de l'expression, telle attitude plastique, telle émotion surgissant des profondeurs de leurs rétines, révélaient soudain le poète latent dans le plus massif remueur de terre.

Et leurs plaisirs seront naïfs, comme ceux des enfants. Ou sous le coup de la poussée physique, les joies des kermesses, beuveries avec les mangeailles et toutes licences de chair briseront le silence de leurs gestes, ou la colère qui grise comme l'alcool s'exacerbera terrible et agitera le drapeau de haine, noir et sanglant. Mais la vie coutumière les ramènera aux paroles simples et d'habitude, à la tradition de leurs actes, toujours isolés dans le tréfonds de leur cœur.

Psychologue avisé de ces âmes frustes, mais, non vulgaires, habile à pénétrer ces mentalités campagnardes que l'observation superficielle tient parfois pour sournoises tandis qu'elles sont, avant tout, réfléchies, on vous retrouve aussi toujours pénétré du sens des paysages amples et vivifiants qui sont le cadre de leur vie. Ceux qui vous ont reproché de vous y attarder avec trop de complaisance, oublient tout ce que la nature représente dans l'existence de ces terriens, pour qui le soleil qui chauffe ou se voile, le vent qui souffle, l'orage qui gronde, c'est la peine ou le repos, la richesse ou la ruine. Que d'admirables scènes agrestes, par exemple, cette joie des bêtes lorsque Manus Vliebergh, qui a passé plusieurs jours au chevet de son vieux père malade, reprend son labeur un moment interrompu : « Manus descendit à la cour de la ferme. Les fumiers séchaient au soleil. Dans un coin d'ombre, devant le trou de l'étable aux vaches, les volailles grattaient le sol. Quand il approcha, toutes les poules coururent vers lui; elles remuaient les ailes, gloussant, frappant du bec autour du gars, frappant du bec même ses sabots, et le coq, affairé guignait les alentours pour ramasser le premier grain du maïs attendu, et l'offrir à ses compagnes. Le paysan ne s'arrêtait pas. Des pigeons s'envolèrent et s'abattirent sur le toit où ils piétinèrent, se rengorgeant et roucoulant doucement. Il effraya les canards mélancoliques auprès de la mare aux trois quarts vide : la bande défila, les palmipèdes dandinant leur croupion multicolore. Comme il poussait le volet de la porte de l'écurie et faisait glisser le verrou, un cheval agita sa crinière, souffla par ses narines, frappa de ses sabots dans la litière et tira sur la longe. Manus détacha son licou et passa un collier au-dessous de ses oreilles. Le cheval avançait la tête, puis baissait la ganache, hâtant son harnachement; il s'impatientait sous la bride, secouant la gourmette. Avec un hennissement joyeux, il suivit son conducteur vers la lumière, les flancs soulevés, le poil frissonnant, balayant ses cuisses nerveuses du mouvement rythmé de sa queue. Les doigts passés dans le mors, Manus faisait reculer la bête entre les timons d'une charrette, et les traits étant fixés à la ventrière bouclée par-dessus le brancard, il s'enleva sur le moyeu de la roue et saisit la rêne

« Hié ! »

Je n'ai rien dit encore de l'affabulation. Elle est simple et belle. Roeck, le village, et Rotsem, le hameau, vivent sur le pied de guerre. De longues inimitiés, enflées à chaque génération, animent les uns contre les autres les habitants du village et ceux du hameau. Un ingénieur agricole venu de la ville, un certain Derbat, au regard louche et à l'âme louche, a acquis la principale ferme de Botsem. Les paysans du hameau, dont il s'est fait le conseiller et le banquier, renforcent leur hostilité de son astuce. Grâce à ses intrigues, Botsem va obtenir son érection en commune indépendante!... Au début du récit, la nouvelle de cet affront, apportée aux gens du village par les pétarades et les clameurs de joie du hameau, les enivre de rage... Ils ripostent en organisant en l'honneur de leur bourgmestre, dont c'est le jubilé, une grande fête populaire.

Tous se sont piqués d'émulation pour préparer la fête. Les plus vieux, les *peekes* ont voulu prendre leur part de la besogne : « Les pauvres diables, les mercenaires usés, courbés et tordus comme les saules chargés d'ans, avec, entre leurs bras, les efforts accumulés des tâches forcées, soutenues encore chaque jour dans un héroïsme tranquille, arrivaient en souriant de leurs mâchoires édentées, puis s'entêtaient dans un surcroît d'ouvrage qu'ils voulaient s'imposer en l'honneur du bourgmestre.

Leurs quelques sous de salaire gagnés après le trimage de la longue journée, c'étaient eux, les *peekes*, les petits vieux, cassés aux genoux, traînant leurs sabots, salivant en tirant la fumée du court tuyau noir de la pipe, le contentement se révélant sur la figure par l'ovale arquée depuis le menton jusqu'au nez de chaque côté de la bouche et qui se creusent en deux lignes plus profondes parmi les mille rides de leurs faces jaunies... C'étaient eux, les *peekes*, venant rejoindre ceux qui travaillaient à la décoration des maisons et des rues. Ils avaient des voix qui essayaient de gais propos, ainsi que des cloches fêlées qui sonneraient pour une fête. Ils soulevaient, à trois ou à quatre, de longs poteaux peinturlurés, et leurs pantalons rapiécés, étriés et de couleurs vagues, se tendaient et se bossaient sur de gros os qui pointaient sous l'étoffe. Ils se hâtaient, lorsqu'un objet faisait défaut, ils se hâtaient d'aller le prendre à trébuchantes enjambées, et revenaient portant soit un outil, soit des légumes, muets à cause du souffle qui leur manquait maintenant, et les jeunes leur laissaient ces

faciles contentements, heureux de cet unisson de tous les cœurs, de l'accord de toutes les volontés. »

La description de la fête : cérémonie religieuse, — discours, — jeux populaires, — fanfares, — ripailles, — trivialités et beuveries, fourmille d'excellents traits d'observation. Toute cette gaité campagnarde fuse en plaisanteries lourdes et cordiales, déborde en franches lippées.

Mais voici que Manus, le fils du vieux bourgmestre Vliebers, — le solide gars que le parti de Roek tenait pour son champion, — Manus, l'ennemi personnel de Derbat, l'étranger, s'éprend d'une passion fougueuse pour Julie, la sœur de ce Derbat. Et cette passion lui fait tout oublier, jusqu'à la parole qu'il a donnée à cette suave petite Mina, dont le cœur est et reste tout à lui... Et les événements se précipitent bientôt tragiques. Derbat a fait défense à sa sœur de revoir son amant.

Mais Julie, que l'ardeur de Manus a gagnée, passe outre. Elle assigne à Manus un nouveau rendez-vous... Mina, la pauvre délaissée, a appris que Derbat profiterait de ce rendez-vous pour assouvir, sur Manus et sa complice, sa vengeance et sa jalousie. En vain elle tente de dissuader son ancien fiancé de sortir de chez lui, au soir fixé. N'y réussissant pas, elle parvient, dans les ténèbres, à tromper les yeux de Derbat qui lui envoie le coup de fusil destiné à Julie. Le récit se ferme sur les obsèques de cette petite sainte, dont le sang innocent a rougi la bruyère et dont la mort éteint les vieilles haines.

Après vingt-sept ans, je viens de le relire, ce roman de la Campine. Il m'a charmé et ému plus qu'au premier jour. Oui, c'est une œuvre de vérité et de beauté qui défiera le temps, car jamais sans doute, la vie de ce vieux terroir ne fut traduite de façon plus directe et avec une ordonnance littéraire plus parfaite.

Je crois pourtant que vous lui préférez vous-même, — mais l'auteur n'est pas le meilleur juge de son œuvre, — un livre de sept ans plus jeune, cet « Inconnu tragique » qui est, je le reconnais, d'une recherche plus rare et où le sens de la mystique campinoise se révèle plus pénétrant, à tel point que des docteurs en sciences psychiques y trouveraient sans doute ample matière à leurs études et à leurs gloses.

C'est un ouvrage moins composé, — il s'agit d'une série de nouvelles, — mais dont l'objet reste unique. Vous l'avez consacré aux puissances occultes, aux forces mystérieuses qui possèdent les terriens et envoient parfois leur volonté. Il y règne une inquiétude continue. Il y plane la hantise d'un pouvoir fatal sous lequel ploient les êtres et les choses. L'épidémie qui décime les bêtes et répand l'angoisse dans les chaumières, l'innocent qu'on dit être possédé du démon, la passion de la terre, les nuages chargés de menaces, les amours farouches et sanglantes, la naïveté des prières, les cris venus d'on ne sait où dans la nuit, les « marais qui paraissent blêmes sous la lumière laiteuse qui tombe d'un ciel bas », — les scènes et les drames dont cette œuvre est faite reflètent des mœurs et des sorcelleries lointaines qui disparaissent déjà. Les âmes, avez-vous écrit, s'apparient sans le savoir à la couleur de l'atmosphère, et c'est pourquoi, quand les campagnes restaient livrées à elles-mêmes, isolées avec leurs forces sourdes, au fond des plaines, c'est pourquoi respirait ici une vie secrète, une ardeur cachée que trop de nouveaux venus, trop de passants étrangers ont à jamais déchirées. » C'est dans un tel livre, Monsieur, et dans quelques-unes des pages que vous avez publiées tout récemment en votre recueil : « *Sous les yeux et dans le cœur* », que les générations de demain chercheront sans doute, comme dans les toiles de Jakob Smits, le visage et l'âme d'une contrée longtemps marâtre et primitive, pays d'instincts violents et de cœurs ingénus, mais dont le mystère, chassé par l'or, le fer et le feu des civilisations, s'envole aujourd'hui, comme à tire-d'aile.

On vous croit né à Lummen, Monsieur. Mais ici, la légende est en défaut. Lummen ne vous a définitivement accueilli qu'aux jours de votre adolescence, et c'est à Scherpenberg, dans la banlieue de Tongres, qu'il nous faut chercher votre berceau. Est-ce par reconnaissance pour la vieille cité d'Ambiorix, où, tout enfant, on vous menait à l'école de sœur Marie et où vous avez plaidé votre premier et dernier procès d'assises, est-ce par quelque besoin de diversion à vos œuvres rustiques que vous vous êtes avisé, au moins à deux reprises en votre vie, d'étudier les gens et les choses de la ville? Une fois, ce fut dans un très curieux roman

bourgeois qui s'appelait quand il fut publié d'abord par *Durendal* : *Bonnes Gens dans leur petite ville* et auquel vous avez donné, lorsqu'il parut en volume, un titre où je ne retrouve plus la même sensibilité voilée d'une indulgence un peu ironique : *Les Gens de Tiest*. Une autre fois, ce fut dans un roman mondain, d'une tonalité non moins discrète et qui s'intitule : *Un Cœur timide*.

Cette petite ville de Tiest, dont vous nous révélez les aspects et les manies, l'atmosphère un peu terne, le décor un peu suranné, cher aux archéologues, l'existence traditionnelle où quelque fièvre s'éveille à peine aux jours des marchés, des processions et des élections, je ne trahirai aucun secret, n'est-ce pas, en l'appelant de son vrai nom et en rendant hommage, en sa personne, à la doyenne de nos cités belges? Aussi bien, Tongres s'est reconnue sans peine en votre miroir, avec la tour gothique et massive de sa collégiale au trésor fameux, avec son ancien Béguinage au vieux tilleul, sa place du Tribunal, sa Grand'place où le balcon de la Société littéraire surveille la statue du roi des Eburons, avec sa rivière qui coule, comme à regret, vers la Meuse devenue hollandaise. Elle s'est reconnue et ne vous a pas gardé rancune de l'avoir si joliment croquée...

Il ne s'agissait plus cette fois, pour peindre « cette vie simple, aux travaux ennuyeux et faciles » de choisir sur votre palette les couleurs violentes qui vous servent à broser les grandes fresques de vos paysages campinois. Vos tons se sont amortis jusqu'aux nuances et aux demi-teintes, jusqu'aux camaïeux et aux grisailles, ainsi qu'il convenait pour peindre des événements sans éclat vécus par des provinciaux prudents réfléchis et qui s'accoutument volontiers de quelque routine. Et cette harmonie de la forme et du fond compose un roman d'un parfum un peu évanouissant, mais délicat à souhait comme la bergamote ou la lavande. La raillerie n'y est jamais qu'à fleur de peau. On devine au contraire vos sympathies foncières pour les personnages et les incidents dont est fait ce charmant ouvrage :

Le vieux professeur à la retraite, amoureux de son clocher, — l'ancien commandant pensionné qui vit désabusé et un peu grognon entre sa pipe et ses deux vieilles sœurs, demoiselles de bonne famille, de haute dévotion, l'acariâtre tante Zoé et la délicate tante Rose, — les notables un peu compassés qui se réunissent à des heures immuables au local de la « Société », et que les scrutins communaux ou les rivalités de paroisses peuvent seuls, de loin en loin, tirer de leur torpeur, — leurs femmes et leurs filles, pardon!, leurs « dames » et leurs « demoiselles » qui prodiguent à des œuvres diverses la charité dont leurs conversations sont plutôt avares, — les servantes qui vivent si longtemps dans l'intimité d'une famille qu'elles finissent par en faire partie, — les petites promenades coutumières sur les remparts, — les réunions chez M. le doyen, — les « beuveries » où s'ébauchent les combinaisons de la politique, — le bourgmestre au verbe haut et à l'accueil facile, — son fils qui nuit un peu à la popularité paternelle en portant la « raie » trop bas dans le cou, — le substitut mondain, dont la tenue sent l'exilé des grandes villes, — l'étudiant échappé de Louvain qui, tout d'abord, se trouve à l'étroit en sa petite ville et va se heurter, comme un oiseau capturé, à tous les barreaux de sa cage, puis s'habitue à son milieu, se laisse conquérir par la vie domestique et ne tarde point à perdre ses folles illusions et à prendre du ventre, poète métamorphosé en notaire...

Toute cette galerie, vous la dessinez d'un trait juste et sobre, sans viser à la charge, sans soupçon de malveillance. Et je ne résiste pas au plaisir de me rafraîchir un moment avec vous, au charme si reposant de ces vertus bourgeoises :

« Il y avait huit ans déjà que M. Demans était revenu dans sa bonne ville, après avoir obtenu sa mise à la retraite. On s'étonnait de découvrir chez lui si peu de traces de son ancienne profession. Une certaine morgue paraît inhérente à la qualité d'inspecteur de l'enseignement. L'habitude du commandement, la satisfaction de se voir respecté et obéi et d'entendre les flatteries des maîtres d'école en peine d'avancement devraient, semble-t-il, marquer définitivement un homme. Rien de pareil ne paraissait dans la voix, le maintien, les habitudes de M. Demans. A cause de sa simplicité, on avait hésité à lui attribuer des mérites. Il n'en imposait pas du tout, mais les gens qui le connaissaient bien lui accordèrent leur sympathie, ils sourirent devant ses manies, se complurent à son affabilité et reconnurent ses qualités de droiture et la dignité de son existence modeste. Voici M. Demans chez lui, dans son intérieur de vieux garçon :

« Tandis qu'il se reposait, une bonne vint mettre le couvert

au bout de la table, ayant un peu repoussé les paperasses. Elle ne s'étonna pas de voir son maître prostré comme un malade qui se serait assoupi après une crise :

— « Monsieur, votre dîner est servi! »

« Elle secoua Demans. C'était une forte fille, à laquelle ses quarante années n'enlevaient pas la saveur de ses joues rouges, de sa taille riche et solide. Son idéal intime ne ressemblait point à celui de Demans. Sur la table, des pommes de terre fumaient, une carbonnade exhalait une odeur citronnée. Demans gagna la chaise que la servante plaçait en regard d'une assiette. Il mangea posément, il écouta d'une oreille complaisante Barbe, qui le mit au courant de ses dépenses. Cette servante lui sembla précieuse, après une série de domestiques dont il fut obligé de décliner les services, à cause de leur manque d'économie, il crut avoir trouvé la bonne ménagère.

« M. Demans vivait de petites rentes... Mais il n'avait jamais éprouvé avec amertume que sa situation fut modeste. Dans les cadres de carton bleu et or, les anciens Demans, aux visages placides d'honnêtes gens, pouvaient le contempler et reconnaître sûrement, — puisqu'ils étaient au ciel, — une âme pareille à la leur. »

M. Demans est tout possédé d'un rêve : celui de voir la tour de l'église primaire, au sommet carré, se prolonger et s'achever dans l'élanement d'une flèche palpitante. Il a cette folie... Il en a une autre :

C'est une vieille passion, respectueuse et muette pour M^{lle} Rose Aubrie qui, elle aussi, n'est plus toute jeune... M^{lle} Rose l'a bien devinée, — ces choses-là se devinent toujours... Mais plus tard, lorsque la sœur aînée aura disparu, l'aveu, le grand aveu leur échappera comme à leur insu dans une scène finale qui respire toute l'émouvante douceur d'un beau soir d'automne.

* * *

J'aime moins, Monsieur, je vous l'avoue sans fard, votre autre roman intra-muros : *Un Cœur timide*. Certes, les élans et les scrupules amoureux de votre jeune hobereau hesbignois, les façons de vivre d'une « bonne société » qui paraît douée de plus de sentiments que d'intelligence, les types et les méthodes de la politique locale, tout cela nous est rendu avec un art attentif et un tel bonheur d'expression que le lecteur se surprend à s'écrier de page en page : « Comme c'est cela! » Mais il me semble bien qu'ici le « flou » de votre héros, l'intérêt qui se disperse en des tableaux trop variés et trop courts, et surtout l'artifice du dénouement accusent plutôt un jeu auquel vous vous êtes divertis comme nous que le souci d'une analyse psychologique profonde et d'une ordonnance définitive.

Il reste en tout cas une telle vérité d'observation et une si plaisante qualité d'esprit dans toutes ces petites scènes et anecdotes dont nous vous faites les honneurs : une chasse, un dîner, un bal, une kermesse, une élection que votre *Cœur timide* vaut dès aujourd'hui, comme un document très précieux, et peut-être unique pour servir à l'histoire d'un coin de notre vie provinciale d'avant la guerre.

* * *

Vous voici assez loin de Lummen. Vous allez vous en éloigner davantage... Car vous ne résistez pas au désir de courir un peu les grands chemins, et cette fois, vers les pays du soleil. Voici que vous découvrez le grand jardin de la France et puis tous les prestiges de l'Italie : les collines du Rhône et celles de la Toscane, l'éblouissement de la lumière méditerranéenne sur les quais de Gènes et de Naples, les reflets de l'antiquité et de la Renaissance sur les chefs-d'œuvre de Rome et de Florence. Une fois encore, comme au temps du grand Pierre-Paul, c'est l'aventure du Flamand qui, pèlerinant en terre latine, y reçoit le coup de foudre révélateur d'une beauté qu'il ne soupçonnait pas.

Ce livre de 1909, que vous intitulez : *Ailleurs et chez nous*, est riche de notations justes et spirituelles. J'y relève en passant ce goût un peu pervers que vous professez pour les acrobates, les gymnasiarques et les dompteurs et qui vous amène à comparer le travail des muscles chez l'athlète et les jeux du style chez l'écrivain. Vous en parlez avec science, Monsieur. Mais l'instant d'après, avec quelle émotion, tout éprise de mesure et d'harmonie, plus encore que de force, vous nous promenez dans cette douce France,

où votre vie intime a su cueillir la fleur du bonheur domestique! Ce n'est point pour oublier votre humble Campine que vous avez vagabondé de la sorte, c'est pour lui rapporter en don et y enraciner dévotement, — ainsi qu'on greffe la rose sur l'églantier sauvageon, — les plus charmantes traditions de la grâce et de l'esprit français. Tout au long de ce livre de voyage, le souvenir de votre terre murmure à la cantonade, comme un leit-motiv obstiné. Et tout de même que le sonnet fameux de Joachim du Bellay, elles s'achèvent, ces impressions d'*Ailleurs et chez nous*, par un hymne de fidélité fervente à vos dieux lares retrouvés.

Vient l'inoubliable été de 1914. A la fin de juin, vous rentriez, Monsieur, d'une excursion en Reosse. Dans votre livre : *A côté de la guerre* qui est vraiment une des plus saisissantes chroniques de ces temps-là qui se puissent lire, vous nous décrivez très exactement quel était l'état des esprits, dans votre coin de Belgique, pendant les semaines qui précèdent l'explosion. Les querelles politiques y avaient troublé l'atmosphère, aigrissant encore des préventions contre le métier des armes, héritées des régimes anciens. Puis, quand, en une même surprise, éclatent l'offre outrageante de l'Allemagne et la réponse du gouvernement du Roi, ce fut, dites-vous, « comme un défilé forcé, comme une puissance intérieure qui, libérée, dominait tout à coup les sens et les nerfs. Le départ des jeunes gens, les premières réquisitions, le peuple en prières dans les églises, les fausses nouvelles, les illusions folles, les alternatives de témérité et de panique, les canons de Liège, puis les avant-gardes de uhlans, le flot des populations chassées du front, le combat de Haelen, l'invasion débordant dans les moissons inachevées, la fureur teutonne, les vociférations et les menaces, le feu aux maisons, des aventures où le sublime jaillit tout d'un coup : telle cette nuit dans les bois, pendant laquelle des religieuses, en crainte de la soldatesque, distribuent les hosties saintes aux enfants qu'elles ont soustraites à la formidable ruée. Tout cela, toutes ces réalités quotidiennes que le bourgmestre de Lummen, et le chef de famille ont si âprement vécues, vous les relatez sobrement, sans rien qui sente la littérature et moins encore la mise en scène. Quand la première trombe est passée, un lourd silence s'abat sur votre Campine : les visages sont fermés, mais les cœurs battent à se rompre. Tandis que la nature continue son œuvre de vie, l'âme humaine se révèle, là comme ailleurs, avec ses grandeurs et parfois ses faiblesses. Au jour le jour, — lorsque le conseiller respecté et écouté que vous êtes, a fini sa tâche, — vous notez, comme tant d'autres l'ont fait à ce moment, les épisodes et les façons de vivre dont vous êtes le témoin. « Qu'eussé-je fait? écrivez-vous, « Les ailes de la chimère » ne s'essorait pas à travers notre ciel tragique. Je me trouvais incapable de créer des fables au milieu de ces impitoyables réalités, et même tout ce qui était étranger à la préoccupation dominante de ce temps, me paraissait méprisable et, pour tout dire, indigne de notre âme. Alors, les jours, les semaines, les mois allaient et passaient, et nous allions aussi vers un but, vers une issue, avec des sentiments tendus, des pensées intransigeantes, d'implacables vœux... Croyez-vous à la possibilité de rêver en dehors de ces rudes contingences. »

Dans ce livre simple et véridique, il est telles pages qu'il est impossible de lire d'un œil sec. C'est le massacre et la chute lourde de vos vieux arbres où s'enchaînaient les souvenirs des générations. C'est surtout cet enlèvement des déportés, à Hasselt, en ce soir de décembre 1916, parmi les cris de colère et les hurlements de haine de la foule, et ces chants patriotiques qui s'éloignent vers un affreux exil avec le train des victimes. Par la nuit froide, vous rentrez au Burg. « Assis près de moi dans la carriole, un vieux paysan affirmait : « Ils crient encore, » vous les entendez!... Peut-être que cette fois, des voix sortaient « de la terre. » Puis, les échos incertains des grands combats à l'ouest, des deuils atroces et glorieux qui vous meurtrissent, les discussions, chaque jour renouvelées, avec les officiers et les agents ennemis.

Le 14 février 1917, sur votre refus d'autoriser la démolition des ruines du village, vous voici prisonnier. « Il y avait de la douceur dans l'air, dites-vous, sinon dans les manières de mon gardien. Je portais allègrement mon petit paquet, le Boche courait à côté de moi. » Et désormais, tout le récit, maintenant qu'il ne s'agit plus que de votre propre peine, est dans ce ton. Oserai-je dire qu'à partir de cette date, pendant cette captivité qui devait durer

six mois, votre livre atteint souvent à une drôlerie intense, par le contraste de votre conscience tranquille aux prises avec un régime de terreur où s'exerce impitoyablement votre sens critique. En vain, cette captivité vous entraîne de Hasselt à Aix-la-Chapelle, puis à Clèves, puis à Sennelager, parmi les grossièretés et les outrages, tantôt dans d'ignobles cachots, tantôt dans des compagnies suspectes ou repoussantes, bousculé, rudoyé, dépouillé de tout, réduit à la soupe aux poissons, n'en recevant même pas toujours votre pitance, comme ce soir d'hiver où vous entendiez autour de vous les voix monter de cellule en cellule, de plus en plus nombreuses et pressantes : « J'ai faim! J'ai faim! J'ai faim! » et que vous vous mêliez à ce concert. Votre endurance, que dis-je, votre bonne humeur n'entendent pas se laisser vaincre.

A chaque étape de ce calvaire, vous aviez à changer de vêtements ou de livrée. Vous voici à Clèves, sommé par un gros homme en tunique bleue, d'avoir à vous habiller à la mode du lieu.

« Je m'introduisis dans une chemise d'un court, d'un court... pour ma grande taille. Il n'y en avait pas d'autres, en ce moment. » Le choix du pantalon présentait bien des difficultés. Tous m'arrivaient au milieu du mollet et je ne les bouclais qu'en me comprimant le ventre. L'employé qui assistait l'Ober, dit à mi-voix :

— Dans peu de jours, vous bouclerez facilement votre culotte, il suffit d'attendre...

« Le gilet et le veston n'allaient guère mieux. Les manches de la veste ne recouvraient que la moitié de l'avant-bras. Avec ça, j'ai un tour de tête énorme, et on m'affubla d'une casquette pour enfant. Elle n'avait prise que sur le sommet du crâne. Je m'aperçus dans une glace, et complété par mon monocle, je vous assure que j'étais réussi! »

Mais basta! Vous vous accordez de tout cela, et du froid qui vous empêche de dormir, et des potages qui étaient « d'un clair à donner le frisson », et d'une sérieuse maladie d'estomac que les gardes-chiourmes s'obstinaient à guérir par des douches répétées. Vous vous consoliez en rencontrant parfois, dans quelque salle commune, où vous étiez alignés le nez contre le mur, l'un ou l'autre Belge de bonne race comme vous-même et en vous associant gaiement, au camp de Sennelager, au furieux charivari qui y salua la visite d'un des sinistres traîtres dépêchés par Berlin pour vous haranguer.

Par exemple, pour le numéro 123 *Die Monokel* que vous étiez devenu, la littérature avait tort! A Aix, vous vous plaigniez de vous être vu attribuer pour nourriture intellectuelle une *Histoire des Croisades* aussi assommante que compacte. Au camp, c'est pis encore. Un jour, le mot tant attendu *Package* vient retentir jusqu'à votre cellule.

« Je m'entendis appeler.

« La feuille à signer, et voici le paquet.

« Il est petit, mais lourd...

« Ah! tonnerre. Ce sont des livres. C'est un envoi de livres!

« Lorsque je reparais dans le couloir, la déception et la honte me brûlent les joues. Je suis aussi furieux que confus. Des livres. Quelle ironie! Des livres!

« Et puis, après tant de misères, tout d'un coup, la délicate surprise d'être libéré et de rentrer chez soi.

« Revenir après six mois, disait-on, c'est avoir de la chance.

« Je pensais que le monde est beau. Jamais, je n'avais été, à ce point, mêlé aux choses qui finissent et recommencent. »

Et vos souvenirs se déroulent, sans fantaisie ni déformation, avec une émotion qui se contient, qui se domine, sauf à s'exalter jusqu'aux larmes, en accueillant le premier soldat victorieux, au lendemain de l'armistice. « Il me semblait que j'étreignais, dans la personne de mon héros, celui qui, non seulement avait sauvé le pays de la mort, mais celui grâce auquel l'avenir allait rayonner, magnifique. »

Le cyclone est passé. Dans votre Lummen libéré et bientôt restauré, votre existence retrouve, — ou à peu près, son ancien diapason. Mais votre pensée s'est faite plus grave, votre style plus dépouillé. Il n'a plus cette exubérance et ces coruscations que Georges Feckhoud signalait dans votre œuvre de début et dont lui-même n'était pas exempt. Ces tonalités violentes appartiennent à la jeunesse d'un écrivain ou d'une littérature. Chez nous, elles s'expliquent aussi, je crois, par les leçons que les premiers venus

dans nos Lettres, comme Decoster, Lemonnier, Verhaeren, Eekhoud, Demolder ont demandées à nos grands peintres flamands. Vous avez évolué, et aussi votre métier, non plus à l'école des maîtres, mais à l'école de la vie. En toute simplicité, de plain-pied avec le lecteur, voici que votre esprit s'analyse. Il s'interroge loyalement en ce beau livre, votre dernier-né : *Sous les Yeux et dans le Cœur*, que je tiens, avec votre *Bruyère ardente*, pour le plus représentatif de votre œuvre. Il n'accuse, ce livre, ni une enflure, ni un coup de pouce ; à peine, de temps à autre, une légère transposition des faits sur le mode lyrique. « Je l'ai écrit, dites-vous, parce que les choses et les gens d'ici me font déborder le cœur, parce que mes yeux retrouvent une fraîcheur de jeunesse en face des tableaux perpétuellement renouvelés de ma Campine, parce que l'écrivain que j'avais rêvé d'être, en demeurant fidèle à ses origines, obéit sans doute à Dieu. » Quelques contes, quelques nouvelles se mêlent, sans ordre apparent, à des chapitres qui ont le ton de la causerie, mieux, de la confiance. Voici de petits drames, de la même inspiration que *L'Inconnu tragique*, mais d'un grain plus serré et comme plus choisi. Voici de plaisantes scènes rustiques, dont votre œil amusé a certainement suivi et noté les péripéties réelles : La farce de la « Befte », l'« Hercule du village », « le Beau Suisse », dont la plastique avantagée, moulée par le bel uniforme jaune papalin, porte le trouble dans la paroisse. Mais voici surtout des méditations ou des confessions d'un accent nouveau et où s'exprime l'abondance du cœur.

Voici un livre qui te chante, et réchante, ô ma contrée ! Par un singulier destin, les hommes qui te peuplent et respirent entre ces pages ne te liront jamais... Oui, mes Flamands attachés à la glèbe, au point que penchés sur le sillon on ne les distingue pas du sol, ceux-là, enfermés dans leur langue natale, ceux-là même ignoreront le plus complètement ma frémissante dévotion.

Vous vous arrêtez un moment à cette antinomie, que des querelles extra-littéraires n'ont pas manqué d'exploiter contre vous, sans parvenir d'ailleurs à saper la confiance dont vous entoure une population reconnaissante. Pourquoi n'écrivez-vous pas vos livres en cette langue flamande que vous maniez avec aisance et dont vous savez goûter aussi le génie ? Pourquoi ? Parce que, dans cette marche de l'ancien Pays de Liège qui s'appelle aujourd'hui le Limbourg, la tradition de nos deux langues vous demeure chère comme à bien d'autres et que d'ailleurs aucune des deux, nulle part, en notre pays, ne doit être appelée une langue étrangère. Parce que, authentique Flamand que vous êtes, vous aimez avec ferveur notre langue française, qui sonne clair, qui est tout imprégnée de vieille et noble civilisation et sans laquelle toute éducation intellectuelle demeure infirme par quelque endroit.

Et voyez combien vous avez raison de répudier un reproche aussi inconsidéré ! Grâce à vos écrits, à vos conférences, le renom, la beauté et la gloire de votre coin de terre ont rayonné au loin. Obéissant à votre vocation d'artiste, vous en avez, mieux que personne, dévoilé et exalté l'âme et la poésie. Vous les avez fait connaître, comprendre et aimer par des milliers de cerveaux et de cœurs qui, sans vous, les auraient toujours ignorés. Ce qu'Erckman-Chatrion a fait pour l'Alsace, ce qu'Alphonse Daudet a fait pour la Provence, vous l'avez réussi, à votre façon, — pour la Campine. Cette terre et ceux qui l'habitent, qui voudrait, à moins d'être leur ennemi, les priver de leur Virgile et de son œuvre ?

Cette chance heureuse dont le Limbourg vous est le débiteur, le Limbourg l'appréciera chaque jour davantage. Déjà, il est fier de vous. Et l'ovation qui, à Hasselt, fit écho en janvier dernier au choix de notre Compagnie n'est que le prélude, je vous le prédis, du juste renom que vous réserve la postérité.

Là-bas, jusqu'au fond de vos garigues et de vos bruyères farouches, vous avez défendu le prestige de la langue française et de sa douce clarté. En retour, ici, vous nous apportez quelque chose de l'air de là-bas, le grand souffle du large qui féconde vos bois et vos champs.

Les citadins, que nous sommes pour la plupart, éprouvent toujours la vérité du vieux mythe d'Antée, qui récupérait force et vaillance rien qu'à toucher le sol patrial. Quoi qu'ils en aient, ils sentent bien qu'à s'éloigner de la nature, il leur manque quelque chose. Cette nature, comment ne se réjouiraient-ils pas de la retrouver à la fois en votre exemple et en votre œuvre, non pas sous la forme de vaines pastorales et d'artificielles berquinades, mais

avec toute la vérité saine et rude de la vie des champs vécue sous le grand ciel, et où la nature se livre tout entière dans le jeu des saisons et les gestes primitifs des hommes.

Ce n'est point ici le lieu de montrer tout ce que la race terrienne vaut de bienfaits, au point de vue économique et social, pour une nation dont elle demeure la base et la réserve. Mais il ne m'est point défendu sans doute de saluer, en finissant, ce qu'elle représente pour l'honneur de nos lettres et de nos arts.

S'il existe une littérature belge, — avec une originalité propre, — c'est celle qui puise directement ses inspirations aux sources profondes de notre sol, sous les aspects et les mœurs du pays flamand ou wallon. Vous retrouverez ici, Monsieur, au nombre de vos confrères, des romanciers, des conteurs et des poètes qui en ont, comme vous, fait la preuve et dont le génie, tout comme le vôtre, a élu son domaine en quelque canton de notre terre et de notre peuple. A les coudoyer ici, votre Campine voisinerait avec la Hesbaye, le Condroz, l'Ardenne, le Pays noir. Avec eux, en dépit d'autres sentiments ou d'autres accents, — divers comme le sont nos régions si variées sur un si petit espace, — vous vous reconnaîtrez un certain air de famille, auquel, plus perspicace souvent que nous-mêmes, la critique étrangère ne se trompe point.

Mais il est temps de me résumer afin de vous laisser la parole à vous-même.

Vous avez, Monsieur, servi et glorifié votre Campine, en la faisant vivre dans vos beaux livres.

Vous avez accru d'une richesse personnelle et nouvelle le patrimoine de nos Lettres.

Vous aviez donc tous les titres d'être admis dans cette Académie belge de langue et de littérature françaises.

Voilà, Monsieur, ce qu'il m'a été bien agréable de vous dire et ce qu'il était vraiment surperflu de démontrer.

Comte CARTON DE WIART.
Ministre d'État

Les francs-tireurs de Dinant

Dans cinquante ans, les générations nouvelles s'étonneront de constater que quatorze ans après les horreurs commises à Dinant en août 1914, des publicistes sérieux aient cru opportun de les retracer à nouveau. Et cependant la nouvelle Allemagne, s'attachant à défendre le régime impérial qu'elle semblait avoir répudié en proclamant la république, s'obstine à revenir sur les crimes de ses soldats de jadis et comme si elle était obsédée de remords, elle répète ou plutôt elle crie qu'ils sont innocents de toute cruauté et qu'ils ont fait « la guerre fraîche et joyeuse » sans manquer à aucun devoir d'humanité. Cette Allemagne qui s'irrite de voir que les Belges n'oublient pas, reprend périodiquement ses accusations. Avec l'approbation du Parlement allemand, un professeur étranger aux événements, le docteur Meurer, a publié un travail considérable pour, d'une part établir que les soldats allemands se sont conduits correctement en toute occasion, et d'autre part montrer que les Belges à Andenne, Dinant, Louvain, Aerschot, et autres endroits, ont mérité les sévérités exercées à leur égard.

Devant ces affirmations impudentes, appuyées sur de soi-disant déclarations recueillies par la Haute-Cour de Leipzig en dehors de tout contrôle, l'opinion publique s'est justement émue. Un excellent travail publié sous les auspices de la ville de Louvain a fait connaître la réponse indignée de la cité universitaire. Voici (1)

(1) *La légende des francs-tireurs de Dinant*, par DOM NORBERT NIEU-LAND, de l'abbaye de Marébos et MAURICE TSCHOFFEN, procureur du Roi à Dinant. Réponse au Mémoire de M. le professeur Meurer, de l'Université de Wurzburg. 1 vol. in-12, 86 p. avec plans. Gembloux, Duculot, 1928.

la protestation vigoureuse, éloquente dans sa simplicité, opposée par l'unanimité des habitants de Dinant aux allégations calomnieuses du professeur allemand. En des termes mesurés, tous les dires du docteur Meurer sont passés au crible d'une critique rigoureuse, qui en montre les contradictions, les invraisemblances, les faiblesses, en un mot l'inanité. Sans rappeler ici le détail de cette réfutation péremptoire, nous nous bornerons à un exemple qui est décisif. Un des auteurs responsables du massacre de Dinant fut le lieutenant-colonel de grenadiers comte Kielmannsegg qui déclara officiellement avoir fait fusiller environ cent habitants de Dinant coupables d'avoir résisté à l'entrée de ses soldats dans la ville. Et dans la suite, le même officier, forcé sans doute de s'expliquer de plus près sur ces assassinats, raconta qu'il avait donné ordre de tuer les prisonniers parce que les effectifs allemands paraissaient insuffisants pour les garder... Et voilà comment un officier supérieur, approuvé en cela par Meurer et par le Parlement tout entier d'un grand pays, justifie les massacres où périrent des enfants de trois semaines à deux ans, et des femmes, dont certaines avaient quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-huit ans!

J'invite tous les lecteurs de la *Revue* à lire ce martyrologe émouvant dont l'exposé persuasif a pris soin de laisser de côté les sources belges et s'est borné à discuter les sources invoquées par l'organe du Reichstag. Ce travail impartial va être traduit dans les langues de tous les pays civilisés. Espérons qu'il rencontrera partout le succès que méritent sa logique et son ton d'incontestable modération.

Baron PAUL VERHAEGEN,
Conseiller à la Cour de cassation.

Les origines des partis traditionnels belges

Tout être humain, soit par les dispositions naturelles de son caractère, soit par des convictions acquises, soit par la défense ou la recherche de ses intérêts propres ou d'un idéal, peut être classé parmi les conservateurs ou les novateurs. Dès que la vie publique, se développant sous l'influence de la liberté d'opinion, de réunion, de presse et d'association, permettra la formation de partis politiques, tout naturellement l'un de ces partis groupera tous les citoyens à tendances conservatrices, tandis qu'un autre groupera tous les citoyens à tendances novatrices. La défense du régime existant contre des aspirations nouvelles ou, en sens contraire, le désir d'innovations politiques, économiques ou sociales avaient déjà, au cours des âges, opposé les uns aux autres les divers partis dont nous constatons l'existence dans nos annales. Leliaerts et Klauwaerts, en Flandre, gens de Lignages et gens de Métiers, en Brabant, défenseurs du Prince et « Haidroits », à Liège, représentaient dès le moyen âge ces tendances opposées. De même, au cours de la période moderne, Papistes et Gueux dans les Pays-Bas, pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, et « Chiroux » et « Grignoux », à Liège au XVII^e siècle, continuent la lutte entre tendances conservatrices et tendances novatrices. Mais quelque passionnée et ardente qu'ait pu être l'activité en sens contraire de ces vieux partis, ceux-ci n'avaient laissée aucune trace dans la formation de l'esprit public de nos provinces et ce n'est que par une très fausse compréhension de l'histoire que l'un de nos partis politiques actuels a cru pouvoir revendiquer de lointains ancêtres dans la révolution religieuse du XVI^e siècle.

Si, dans la principauté de Liège, les luttes politiques avaient

duré plus longtemps que dans les Pays-Bas méridionaux, on peut dire cependant qu'avec le XVI^e siècle pour ceux-ci et le XVII^e siècle pour celle-là, avaient disparu toute vie publique et toute lutte d'opinions.

La ruine, suite de la révolution contre Philippe II et de la fermeture de l'Escaut par la Hollande, puis les désastres accumulés par les guerres de Louis XIV avaient plongé notre pays dans un marasme complet au point de vue politique comme au point de vue économique. Par suite de la faiblesse grandissante de la monarchie espagnole, le régime gouvernemental, devenu presque déboussaillé, ne provoquait plus guère de réaction parmi nos populations. Nos privilèges étaient respectés, nos charges fiscales réduites au minimum, et il fallut les innovations du comte de Bergeyck et du régime « anjouin » pour faire revivre l'esprit d'opposition dans toutes les classes sociales. Cet esprit d'opposition s'était encore manifesté contre les tendances centralisatrices du marquis de Prié, mais avec le gouvernement de l'archiduchesse Marie-Elisabeth et de Charles de Lorraine, l'esprit public était retombé dans une complète atonie. Il fallut attendre la lutte contre le « despotisme éclairé » de Joseph II pour voir renaître l'agitation politique dans les provinces belges. C'est au cours de cette agitation, d'où devait sortir la révolution brabançonne de 1789-1790, que l'on peut voir se former les deux grands partis qui, jusqu'à l'avènement du suffrage généralisé, allaient concentrer en eux la vie politique interne de la Belgique. C'est en effet du « Statisme » qu'allait dériver le parti catholique conservateur, comme c'est du « Vonckisme » qu'allait naître le parti libéral.

* * *

Du moment que, dans notre pays, se constituait un parti conservateur, il devait, par la force même de la tradition nationale, être en même temps un parti catholique. Comme l'a montré Godefroid Kurth, le caractère distinctif de la nationalité belge c'est d'être avant tout une nation catholique. Les termes « catholique Belgique » étaient devenus l'appellation traditionnelle de notre pays. Depuis que, en se groupant dans l'Union d'Arras en 1579, nos provinces avaient tout sacrifié à la sauvegarde de leur religion, l'esprit catholique n'avait fait que progresser dans notre pays, imprégnant profondément le sentiment populaire, comme, depuis les temps les plus reculés, il avait imprégné nos institutions. Après la restauration religieuse qui triompha avec Farnèse et avec les Archiducs, les Belges prirent conscience de leur situation de poste avancé du catholicisme contre l'hérésie et les vexations et souffrances que leur firent subir leurs voisins calvinistes du Nord pendant le XVII^e et le XVIII^e siècle. Ce n'est sans doute pas étrangères au sentiment d'exaltation religieuse qui animait nos populations. Aussi, lorsque Joseph II entreprit ses réformes et affirma les tendances césaro-papistes, dont avaient déjà fait preuve, sous le règne de Marie-Thérèse, plusieurs hauts fonctionnaires, il se forma immédiatement, par réaction directe, autour de l'avocat bruxellois Henri van der Noot, un parti conservateur à outrance dans lequel se groupèrent les prélats qui formaient le premier ordre aux Etats des provinces, les membres de l'Université de Louvain, les grands seigneurs, les Conseils de Justice et les vieux corps de métier. Docile à la voix du clergé et blessée dans ses sentiments profondément catholiques par les innovations jugées sacrilèges de l'« empereur-sacristain », la masse des campagnes appuyait la résistance.

A côté de ce parti, qui eut le grand tort, sur le terrain politique, de se figer dans un conservatisme étroit en voulant garder intactes des institutions désuètes et incompatibles avec les progrès de la vie moderne, s'était groupé un parti d'idées plus larges qui

comprenait la nécessité de modifier le cadre des constitutions surannées de nos provinces et d'ouvrir la voie à l'esprit moderne. Ce parti « progressif » était relativement peu nombreux. Il se composait de quelques gentilshommes lettrés, chez qui les idées des Encyclopédistes avaient répandu le goût des nouveautés politiques, de financiers et de marchands dont le régime protectionniste et particulariste entravait l'activité, de jeunes légistes à tendance réformistes, admirateurs de l'« Esprit des lois », d'officiers de nos régiments nationaux qui avaient charmé les loisirs de leur vie de garnison par la lecture des contes philosophiques de Voltaire ou même des œuvres de Jean-Jacques Rousseau. Il eût semblé tout naturel que ces progressifs fissent applaudir aux réformes de Joseph II dont quelques-unes, au point de vue civil tout au moins, étaient excellentes. Plusieurs d'entre eux avaient subi l'influence des tendances fébroniennes des hauts fonctionnaires autrichiens, se montraient peu sympathiques à l'égard d'un clergé maître de plus de la moitié du sol et étaient partisans des idées de tolérance. Cependant la façon brutale et autoritaire dont procéda l'empereur avait provoqué chez ces « Progressifs » plus de répulsion que de sympathie pour ce prince novateur et l'avait privé de leur concours. Du reste le programme de ces progressifs semblerait de nos jours très modéré. Il se bornait à élargir le cadre des anciens Etats généraux, de façon à leur donner un caractère réellement représentatif, en y faisant entrer des députés de toute la noblesse, de tout le clergé, de toute la bourgeoisie des villes au lieu de quelques privilégiés pris dans ces trois ordres, et en y adjoignant des représentants du plat-pays. Le tiers aurait eu, comme en France, un nombre de députés égal à celui des nobles et du clergé réuni, mais la distinction en trois ordres, les élections séparées pour chacun d'eux, tout comme l'ancienne organisation provinciale, devaient être conservées. Le programme primitif des Vonckistes n'avait rien d'anticléricale : il maintenait intacts non seulement le prestige et les droits de la religion catholique, mais même tous les privilèges du clergé. Aussi, tant que dura la lutte contre Joseph II, la bonne entente se maintint-elle entre les deux partis.

* * *

Ce n'est qu'après le triomphe de la cause nationale que commencent les dissensions motivées d'une part par le fait que les Statistes, conservateurs à outrance, voulaient exploiter à leur unique profit la situation existante, et d'autre part, par le fait que tous les Vonckistes n'étaient pas restés fidèles au programme modéré de leur chef. De leur club dénommé la *Société patriotique* était issu un parti radical, imprégné des idées de Jean-Jacques Rousseau et des Droits de l'Homme. Ces radicaux, dirigés par l'avocat Dautrepoint, rêvaient d'établir l'unité nationale sur les principes de la souveraineté populaire, avec une assemblée démocratique élue, et préconisaient la suppression de tous les privilèges ainsi que de la situation prépondérante de l'Eglise. Les tendances avancées de cette aile radicale du Vonckisme avaient considérablement nuï au parti tout entier, avaient valu à celui-ci les censures du clergé et ainsi l'anticléricisme avait fait son apparition dans la vie politique des Pays-Bas autrichiens, comme avec la révolution contre le Prince-Evêque, il avait déjà fait son apparition dans la principauté de Liège. Les radicaux Vonckistes n'avaient pas tardé à entrer en relations avec les chefs du mouvement démocratique liégeois, dont l'esprit était essentiellement différent de celui des dirigeants de la Révolution brabançonne, et ils allaient bientôt travailler en commun dans le but d'affranchir et de grouper les deux peuples en une même république démocratique.

Déjà compromis par son aile gauche, le Vonckisme eut aussi

à pâtir des sentiments de réprobation et d'horreur qu'inspirèrent à la masse de la population belge les premiers excès de la révolution en France. Comme le montre fort bien M. van Kalken, après avoir salué avec joie la réunion des Etats généraux et les premiers progrès de leurs voisins du Sud dans la voie de la liberté, la grande majorité des Belges, instruite des événements de France par le *Journal historique et littéraire* de l'ex-jésuite Feller, s'éloigna avec dégoût de la révolution française, à partir du moment où semble dominer à Paris « un esprit du jour tenant plus encore de l'anarchie que de la démocratie », esprit dont les journées d'octobre furent aux yeux des Belges l'éclatante manifestation. Ces excès révolutionnaires inspirèrent de plus en plus à nos pères la crainte des innovations, crainte que les « Statistes » exploitèrent pour persécuter leurs anciens compagnons de lutte les « Vonckistes », même les plus modérés, et pour s'assurer tout le bénéfice de la révolution, en maintenant intact un système politique suranné, donnant la prééminence dans le pays à quelques privilégiés ne représentant même pas l'ensemble de l'ordre auquel ils appartenaient.

Nous n'avons pas à insister sur les conséquences néfastes de ces querelles de parti; elles furent une des causes principales de la faille de la Révolution brabançonne devant l'opinion européenne.

* * *

Mais, au lendemain de la restauration, le souvenir de l'indépendance perdue sembla réconcilier les partis. En dépit des efforts tentés par le gouvernement impérial pour unir, dans une commune campagne contre les Statistes et le clergé, les Vonckistes et les partisans du régime autrichien, tous les Belges communiant dans les manifestations d'un même esprit de liberté et d'autonomie. Toutes les tentatives conciliatrices de l'empereur Léopold II échouent lamentablement devant un bloc d'union patriotique dans la résistance au gouvernement.

Ces sentiments augmentent la force du parti radical dont les principaux meneurs se sont réfugiés à Lille, à Douai et à Paris. C'est de la France seule que ceux-ci espèrent la délivrance. A l'exemple du grand pays voisin, ils veulent régénérer leur patrie. Leur programme ne recule plus devant aucune innovation et Vonck, effrayé de leur hardiesse, n'ose les suivre. Les relations déjà nouées au cours de la révolution brabançonne avec les patriotes liégeois deviennent de plus en plus intimes et, le 20 janvier 1792, se constitue le *Comité révolutionnaire des Belges et Liégeois unis*. Quelques semaines plus tard, un manifeste de ce comité prônait les principes d'une république unitaire, avec une constitution basée sur les droits de l'homme, et dotée d'une assemblée élue au suffrage direct et universel et d'un pouvoir exécutif armé du droit de veto, mais soumis pour ses décisions au référendum populaire. Comme le remarque M. Pirenne, il était impossible de réaliser plus complètement la souveraineté du peuple.

Les manifestes de Dumouriez parurent au lendemain de la première invasion donner corps aux rêves d'indépendance des Belges. Sans même paraître vouloir leur imposer les innovations pronées par le Comité belgo-liégeois, le vainqueur de Jemappes s'appuya sur les anciens Vonckistes modérés pour fonder une république belge, avec une constitution pourvue de garanties conservatrices. Mais l'opposition renaissante des anciens Statistes, tout comme celle des jacobins liégeois, et surtout l'impossibilité d'établir un nouveau régime en laissant à l'Eglise la situation privilégiée qu'elle avait dans l'ancien, allaient accumuler les difficultés. La question politique et la question religieuse se posaient en même temps et dans des termes en apparence inconciliables. Les conservateurs, par conviction, tout comme par

solidarité d'intérêts, s'élevaient en champions de l'Eglise, tandis que les radicaux et les jacobins prenaient contre elle une offensive acharnée, la considérant comme le principal obstacle au triomphe de leurs innovations. Ainsi la lutte des partis s'engageait-elle déjà à cette époque sur le terrain de la religion.

Ce ne fut pas Dumouriez qui eut à résoudre ces difficultés politico-religieuses. Violant la parole solennellement donnée au peuple belge au lendemain de la conquête, la Convention, par son décret du 15 décembre 1792, faisait table rase de toutes les anciennes institutions belges et liégeoises et établissait, en leur lieu et place, un régime jacobin chargé de faire voter l'annexion à la République. Du coup, tout le programme réformateur des Vonckistes et même celui du Comité belgo-liégeois était dépassé. La tyrannie jacobine dans toute sa brutalité pesa sur notre pays, y détruisant à la fois la liberté et le bien-être économique.

* * *

La restauration autrichienne, tout en mettant provisoirement fin à ce régime odieux, n'amena pas l'apaisement. Les Vonckistes étaient discrédités devant l'opinion par leur adhésion aux projets de Dumouriez et aux premières mesures de l'occupant. L'archiduc Charles, gouverneur général des Pays-Bas, et le comte de Metternich Winneburg, plénipotentiaire de l'Empereur, ne pouvaient s'appuyer sur eux, d'autant plus qu'au lendemain de Jemappes, l'archiduchesse Marie-Christine, pour tâcher de rallier les Statistes à la cause impériale, avait promis le rétablissement intégral de la Joyeuse-Entrée.

Les conservateurs reprenaient ainsi le dessus et prétendaient tout en reconnaissant l'autorité nominale de l'Empereur, régenter le pays comme ils l'avaient fait au temps de la révolution brabançonne. Les Autrichiens, à qui nos provinces devaient servir de base d'opérations pour leur campagne contre la France, ne pouvaient souscrire à ces exigences. Il en résulta de graves conflits. Les Etats repoussèrent les demandes de subsides formulées par François II, refusèrent de lui accorder pour la défense du territoire la levée d'un homme sur cent et, devant le péril menaçant d'un retour offensif de la France républicaine, péril dont une première expérience avait cependant montré toute la gravité, ne se laissèrent émouvoir par aucun argument. Même les appels adressés par l'Empereur au sentiment religieux restèrent vains; un manifeste, dans lequel on demandait aux Flamands ce qu'il arriverait si « les trois couleurs, ce symbole actuel de l'impiété, venaient à reparaitre dans nos contrées et à y remplacer le religieux lion », ne donna aucun résultat. Les Etats se butèrent dans un esprit d'opposition conservatrice à outrance, leur mentalité restait celle des Statistes au début de la révolution brabançonne.

Ce fut la terreur jacobine qui, pour la seconde fois, vint, après Fleurus, déferler sur nos provinces, balayant nos anciennes institutions à peine restaurées et apportant à nouveau la tyrannie, la ruine et la persécution. Le décret du 1^{er} octobre 1795 (9 vendémiaire an IV) incorporait purement et simplement la Belgique et le pays de Liège à la France.

* * *

Si la domination française, en supprimant les libres institutions, que ni nos souverains espagnols, ni nos souverains autrichiens, n'étaient jamais parvenus à extirper, paralysa les manifestations extérieures de notre vie politique, elle n'en eut pas moins sur la formation de nos partis traditionnels une influence considérable.

L'ancien parti des Etats, parti catholique par essence et par tradition, concentra entre ses mains l'organisation de la résistance. Nous avons rappelé ailleurs, comment le pensionnaire des Etats

de Brabant, de Jonghe, négocia avec les Puissances, et comment le notaire Nuewens organisa lors des élections de germinal an V, le triomphe du parti « patriote », groupant autour des anciens Statistes toute l'opposition nationale. C'était au cri de « Point de Français, ni d'origine, ni d'opinion! » qu'avait été conduite la lutte électorale.

Aussi, lorsque le coup d'Etat du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), eut annulé ces élections, c'est contre l'Eglise soutenue par les conservateurs que sévit avant tout le Directoire, revenu à une politique de terreur. Pour s'assurer de la soumission du clergé à la République, il lui imposa le serment de haine à la royauté. Les rares prêtres qui consentirent à le prêter furent ceux qui antérieurement, sous l'influence de leurs tendances jansénistes, avaient déjà adhéré au fébronianisme de Joseph II. Ils rêvaient d'une réconciliation de l'Eglise avec l'Etat et les « lumières du siècle ». Leur attitude fit scandale, l'opinion publique se souleva presque tout entière contre les « jureurs ». Le Directoire en prit prétexte pour sévir : le cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines, dernier représentant de la hiérarchie catholique en Belgique, est déporté, les églises sont fermées, le port du costume religieux est interdit; interdite aussi est la sonnerie des cloches, l'Université de Louvain est supprimée; les chapitres séculiers, les séminaires, les corporations laïques partagent le 25 novembre 1797, le sort déjà subi par les couvents, confréries et corporations religieuses abolies depuis le 24 août 1797. Il est interdit de chômer le dimanche et les croix sont abattues des clochers. C'est ce qu'on a appelé la « gesloten tijd », le temps de la persécution à outrance, de la déportation en masse des ecclésiastiques, des « messes aveugles » célébrées en cachette par un prêtre réfugié dans un asile sûr et suivies mentalement à la même heure par les fidèles réunis dans le cimetière ou sur la place publique aux portes de l'église fermée. Le parti conservateur, en luttant contre le régime jacobin, devait en même temps s'imprégner de plus en plus d'esprit religieux, car c'était l'Eglise même qu'il défendait en même temps que les anciennes institutions nationales, les anciens noms de « statistes » au temps de la révolution brabançonne, de « patriotes » ou de « royalistes » au temps de la domination française, devaient ainsi, par la force même des choses, faire un jour place à celui de « catholiques ».

* * *

L'influence de la domination française allait aussi se faire profondément sentir sur le parti issu des anciens Vonckistes. Comme nous l'avons vu, ce parti modéré à l'origine avait été débordé par une aile gauche à tendances radicales, ralliée au lendemain de Jemappes au parti girondin. Il avait été dépassé par la politique jacobine du pouvoir occupant et un grand nombre de ses membres s'étaient joints aux anciens statistes dans leur résistance au régime français. Toutefois, sans approuver les mesures persécutrices du Directoire, certains d'entre eux avaient vu d'un œil satisfait la disparition des privilèges de l'Eglise et la fin de son rôle prépondérant dans l'Etat. L'esprit de laïcité, que l'on constatait déjà chez bon nombre de fonctionnaires sous le régime autrichien, ne fit que se développer sous la domination française. Mais la diffusion des idées françaises concernant les rapports entre l'Eglise et l'Etat s'était plus faite par la littérature que par l'influence des agents républicains. Bien rares étaient les Belges qui admettaient ceux-ci à leur foyer, tandis que les œuvres des philosophes, surtout celles de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, qui sous l'ancien régime n'étaient lues que par une élite intellectuelle se répandirent largement dans la bourgeoisie des villes et y introduisirent un esprit nouveau incompatible avec le maintien de l'ancienne situation de l'Eglise dans nos

catholiques provinces. Dans un retour à l'ancien régime, c'est le rétablissement de l'union intime entre l'Eglise et l'Etat qui aurait le plus mécontenté ces adeptes des idées nouvelles, d'autant plus que, pour un grand nombre d'entre eux, les intérêts matériels étaient d'accord sur ce point avec les convictions philosophiques. En effet, c'est dans la même catégorie de bourgeois des villes, d'industriels, de notaires, de petits propriétaires ruraux que s'étaient recrutés le plupart des acquéreurs des domaines ecclésiastiques confisqués sous le nom de biens nationaux. La masse de la population réprouvait vivement la sécularisation de ces « biens noirs », dont, à l'en croire, l'acquisition portait malheur, mais cela n'avait pas empêché de grosses fortunes foncières de se constituer par le moyen, à des prix absolument dérisoires payés en assignats dépréciés. Ces acquéreurs craignaient qu'une restauration de l'ancien régime les obligeât à restitution et, pour cette raison, se montraient ardents défenseurs de l'esprit laïc et de la législation civile établie par les lois révolutionnaires et confirmée par le Code Napoléon. C'est ainsi que, sous la domination française, s'était recruté, à côté du noyau formé par les anciens Vonckistes, un groupe nombreux de personnes qui, conservant pour la plupart un esprit national hostile au régime républicain et au despotisme militaire et préfectoral de Napoléon, réclamaient une complète liberté en matière politique et religieuse. C'est de cet amalgame dans lequel on voit se greffer sur la mentalité des anciens Vonckistes celle des fonctionnaires fébronien de Joseph II et des adeptes des philosophes du XVIII^e siècle que devait sortir le parti libéral.

Nous voyons donc que les deux grands partis traditionnels qui allaient jusqu'en 1893 jouer dans notre pays le rôle prépondérant plongent leur racine dans l'ancien régime belge et se présentent l'un et l'autre avec un caractère nettement national.

Vicomte CHARLES TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Anticléricalisme et sottise

« Quos vult perdere Jupiter dementat! Ceux que Jupiter veut perdre, il leur brouille la cervelle! »

Si ce proverbe était vrai, l'anticléricalisme français serait bien perdu; et nous n'aurions plus qu'à nous préparer à mener son deuil dans l'allégresse.

Le proverbe, à l'épreuve, apparaît faux: on peut aligner les pires stupidités et avoir la vie dure; on peut même y gagner des décorations: il suffit de ne pas se tromper sur la direction du vent!

La recrudescence actuelle de l'anticléricalisme prend les formes les plus diverses, mais aussi les aspects les plus réjouissants. A en suivre, au jour le jour, les manifestations, on dresserait sans peine un « sottisier », qui exigerait rapidement plusieurs volumes: car la source serait intarissable comme la bêtise humaine. Pourquoi faut-il que notre plaisir soit paralysé par la pensée que les élucubrations les plus sangrennes ne laissent pas que d'être dangereuses? Combien de gens niais ou peu instruits ne se trouvent-ils point sans défense contre des attaques qui ne nous semblent que grotesques!

Il ne peut s'agir ici que de donner quelques exemples, à l'usage de ceux qui ne sont point très familiarisés avec cette branche un peu spéciale de la littérature de combat; ils y trouveront seulement un avant-goût de ce que serait le « sottisier » lui-même.

Un journal, qui s'intitule « organe de libre-pensée », annonçait récemment que saint Pierre n'était qu'un divorcé, et que l'Eglise avait autorisé en sa faveur ce qu'aujourd'hui elle défendait. La fable était déjà assez jolie; mais la manière dont elle était présentée y ajoutait une saveur nouvelle et singulière: il existerait, dans les

archives secrètes du Vatican, — on devine quel frisson de terreur cette expression d'« archives secrètes du Vatican » peut faire passer dans la moelle de braves gens qui savent à peine ce que c'est que des archives! — il existerait donc, dans ces fameuses archives, des documents d'où il résulterait que saint Pierre était marié et qu'après qu'il fut nommé pape, il aurait abandonné sa femme au moment d'entrer en fonctions! Mais le Vatican avait jugé ces documents si compromettants qu'il s'était refusé à les communiquer aux historiens et aux savants!

Le malheureux qui a écrit ces énormités, et qui ne doit avoir lui-même que des idées fort confuses sur les archives en général, et les archives du Vatican en particulier, ne se doute certainement pas que le mariage de saint Pierre est connu par trois textes parallèles des Évangiles selon saint Mathieu, selon saint Marc et selon saint Luc, sans parler de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et des *Stromates*, de Clément d'Alexandrie!

Accuser le Vatican de dissimuler dans ses... caves, des documents qui recèlent ce que contient l'Évangile, paraît être d'une inconscience qui sera difficilement dépassée! Quant à « l'entrée en fonctions » de saint Pierre, l'auteur s'imagine à coup sûr qu'il en a été dressé un procès-verbal, accompagné d'un jugement de divorce!

* * *

Voici une autre comédie, où l'ignorance ne s'étale pas avec une ingénuité moins touchante. Un journaliste anticlérical, au cours d'une polémique engagée avec un prêtre sur une question de morale, jeta à la tête de son adversaire un certain nombre de citations puisées dans des livres d'écclésiastiques, en y ajoutant ce commentaire qui dut lui paraître décisif: « Et vous ne direz pas que ces œuvres ne sont pas authentiques car elles sont à la Bibliothèque nationale de Paris! »

Ce journaliste eût sans doute été prodigieusement étonné, si on lui avait fait remarquer que l'authenticité d'un livre, ou plus généralement d'un ouvrage de l'esprit, ne dépend que du bien-fondé de son attribution à l'auteur désigné, mais n'a absolument rien à voir avec le fait que ce livre figure, ou ne figure pas, sous telle ou telle rubrique, dans le catalogue d'un dépôt public.

Si toutes les fois qu'une bibliothèque conserve les « œuvres complètes » d'un auteur, — surtout d'un auteur ancien, qui a eu affaire à des faussaires ou à des éditeurs peu scrupuleux — les bibliothécaires étaient obligés de se livrer à des recherches personnelles, exigeant souvent plusieurs années de travail, pour séparer le vrai du faux, ni leur temps, ni leur bonne volonté ne sauraient y suffire! Le catalogue est dressé sur l'indication donnée par l'édition elle-même: c'est ensuite aux critiques et aux érudits à... se débrouiller!

* * *

L'exemple suivant est emprunté non plus à un journal, mais à un tract, répandu gratuitement à des milliers d'exemplaires, et destiné à dresser, en réquisitoire, contre l'Eglise, le procès de Jeanne d'Arc. Le tract était d'ailleurs rédigé d'une façon fort habile, avec un adroit mélange d'erreurs et de vérités. Les passages les plus sensationnels y étaient appuyés de pièces d'archives, dont les cotes étaient citées: ce voulait être d'un grand effet... Malheureusement, les pièces en question étaient publiées depuis longtemps; et toutes les cotes étaient incomplètes! Il ne s'agissait que de jeter de la poudre aux yeux...

Variation burlesque dans un autre tract, intitulé *Caléchisme laïque*: l'auteur y démontrait que les églises ne servent à rien, mais que les cabarets présentent une sérieuse utilité parce que « ce sont d'excellents centres d'affaires ».

M. Josse est toujours offèvre! L'auteur, prêtre défroqué, exerçait la profession d'agent d'affaires! Du même coup, il reniait ses anciennes convictions et s'assurait des profits nouveaux!

* * *

Si on laisse de côté ce dernier cas, — qui n'a été cité que pour sa... beauté, — et quelques autres analogues, il n'est pas difficile de découvrir d'où proviennent la plupart des stupidités que l'on cueille, à foison, dans les journaux et les tracts anticléricaux destinés au peuple.

Il est une proposition, élevée à la hauteur d'un axiome, dispensée par conséquent de toute preuve, à l'abri de toute contradiction, et

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

DIXIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 20 novembre, S. G. Mgr du BOIS de LA VILLERABEL, archevêque de Rouen, primat de Normandie : *Jeanne d'Arc, du bûcher à la réhabilitation.*
- 27 novembre, Le Commandant PIERRE WEISS, commandant le Bourget : *Les charmeurs de nuages.*
- 4 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les vedettes.*
- 11 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les têtes folles.*
- 18 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fonctionnaires.*
- 4 janvier, M. HILAIRE BELLOC : *Le génie du peuple anglais.*
- 8 janvier, M. HENRI MASSIS : *Les écrivains que j'ai connus.*
- 15 janvier, M. JEAN YBARNEGARAY, député des Basses-Pyrénées : *Lamartine, orateur de génie.*
- 22 janvier, M. JACQUES COPEAU, lecture : *L'Odyssée de Homère.*
- 29 janvier, Le Comte de SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *Talleyrand, sa vie, son œuvre.*
- 5 février, M. LÉON BÉRARD, ancien ministre de l'Instruction publique, sénateur.
- 12 février, M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France : *Trois impératrices.*
- 19 février, Le Capitaine CARLO DELCROIX, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.
- 26 février, M. PHILIPPE de LAS CASES, du barreau de Paris : *La Justice et son Palais.*
- 5 mars, Le Comte GONZAGUE DE REYNOLD, professeur à l'Université de Berne, membre suisse à la Commission de Coopération intellectuelle de la S. D. N. : *Où va l'Europe?*

La deuxième conférence sera donnée le mardi 27 novembre, à 5 heures précises, par le Commandant Weiss, du BOURGET, SUJET : Les charmeurs de nuages.

Dix Conférences

de M. ANDRÉ BELLESSORT sur VICTOR HUGO

Pour célébrer dignement le dixième anniversaire de leur fondation par S. Em. le Cardinal Mercier, les *Conférences Cardinal Mercier* offrent à leurs fidèles abonnés l'occasion d'entendre à Bruxelles, les dix conférences que M. ANDRÉ BELLESSORT fera cet hiver, à Paris, à la *Société des Conférences*, sur Victor Hugo.

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baignoires : 150 francs ; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 100 francs ;
balcons 2^e série : 75 francs

La location pour les conférences *Victor Hugo* s'ouvrira au début de décembre. Il ne sera demandé qu'un léger supplément aux abonnés à la série des quinze conférences désireux de conserver leurs places pour ces dix conférences.

La location des places se fait comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures. Par préférence, les abonnés de l'hiver dernier pourront retenir leur places jusqu'au mercredi 31 octobre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

qui a engendré les pires sottises : la religion et la science sont inconciliables ; catholicisme et ignorance sont synonymes.

Cet axiome, on le rencontre sous toutes les formes, sous toutes les plumes et dans toutes les bouches, chez des indifférents comme chez des adversaires déclarés : c'est le « scientisme » vulgarisé, le « scientisme » au rabais.

« Mais, Monsieur, que faites-vous de la science ? » disait récemment un jeune ouvrier parisien, d'un air scandalisé, à un interlocuteur qui faisait allusion à des préoccupations d'ordre religieux. Et, plus brutalement, un député écrivait : « Il faut d'abord décrasser les cervelles des catholiques. » Les instituteurs primaires font naturellement écho, eux qui se donnent pour les représentants officiels de la Science, avec une majuscule.

Le système a ses inconvénients ! Puisqu'il est entendu qu'un anticlérical à la science infuse, — un peu comme les marquis de Molière, — il ne saurait trop la montrer dans la lutte qu'il mène contre « toutes les réactions et tous les obscurantismes ». Il éprouve donc le besoin d'étaler ses connaissances, de parler de bibliothèques, d'archives, de documents, de manuscrits, voire de méthode..., le tout, hélas, au petit bonheur. Car le journaliste anticlérical est, au moins neuf fois sur dix, un primaire, qui a puisé toute sa science dans des manuels, lus hâtivement, et digérés plus hâtivement encore. Il veut éblouir ses lecteurs pour mieux « écraser l'infâme » ; mais il n'y a d'éblouis que les naïfs et les ignorants, qui par malheur sont nombreux...

Les autres songent à cette fable de La Fontaine, où l'âne s'essaie à imiter le petit chien :

Ne forçons point notre talent,

murmurent-ils, amusés, et ne cherchons pas dans des archives secrètes ce qui a été imprimé quelques millions de fois...

ALEXANDRE MASSERON.

L'Italie catholique

Quinze cents délégués de groupes de jeunesse catholique réunis à Rome. La constatation d'un progrès très considérable des effectifs ; voici les chiffres de cotisants pour les trois dernières années : en 1926, 107,327 membres et 49,685 aspirants — ceux que nous appelons, dans l'Association catholique de la Jeunesse belge, les avant-gardes — en 1927, 106,753 membres et 64,014 aspirants ; en 1928, 124,178 membres et 86,423 aspirants. Ces résultats peuvent sembler ordinaires à qui n'est pas averti un peu précisément de la situation et des circonstances dans lesquelles ils ont été obtenus. L'Italie est un grand pays et un pays catholique ; qu'il y ait en tout et pour tout un peu plus de deux cent mille jeunes Italiens inscrits régulièrement dans les cadres de l'Action catholique, il n'y a pas là de quoi jeter les hauts cris d'admiration.

Et cependant... Il nous souvient comme d'hier, tellement nous en fûmes frappé, de la conversation que nous eûmes, à l'époque du Congrès de Liège, il y a donc un peu plus d'un an, avec un dirigeant de la Jeunesse catholique italienne. Il était abattu, découragé, désespéré. Le fascisme et son œuvre des Balilla rendaient presque impossible l'organisation catholique de la jeunesse. Que resterait-il encore de la *Gioventù cattolica italiana*, après quelques années de ce régime ? La réponse vient d'être donnée à cette question angoissée par le rapport détaillé et circonstancié des magnifiques développements et de la magnifique activité des organisations de Jeunesse catholique depuis son dernier congrès, c'est-à-dire depuis environ deux ans.

Malgré tout ce que le fascisme et l'Etat fasciste ont fait pour s'emparer exclusivement de la génération montante, que les organisations de Jeunesse catholique soient en pleine et en croissante

prospérité, c'est là une victoire qui mérite d'être saluée, non seulement par les catholiques italiens, mais par tous les catholiques du monde.

Nous touchons ici au point de froissement douloureux du fascisme et du catholicisme. Le fascisme ou du moins les meilleurs chefs du fascisme et les plus influents sont très sincèrement convaincus des bienfaits sociaux et nationaux du catholicisme, et ils estiment d'excellente politique de faire à l'Eglise, dans l'Etat, une situation privilégiée. Ils ont donné des preuves multiples que cette conviction n'est pas chez eux pure théorie, mais principe d'action et de gouvernement. Mais ce sentiment et cette attitude à l'égard du catholicisme n'empêche pas un autre sentiment et une autre attitude dont nous avons fréquemment dénoncé le danger. Le fascisme veut posséder les âmes, et pour les posséder, il a décidé de s'emparer de la jeunesse. L'enseignement à tous ses degrés ne lui suffit pas. Il lui faut les groupements post-scolaires. De là sa grande création des Balilla. Tout le prestige et toute l'autorité et toutes les faveurs de l'Etat sont mis au service de cette œuvre officielle. Les reproches que nous adressons à la concurrence et à la pression de l'Etat en matière d'enseignement, il faut les tourner contre la concurrence faite par le régime fasciste aux œuvres post-scolaires de l'Eglise. Sur le terrain de l'éducation de la jeunesse, la collaboration de l'Etat est admissible et souhaitable, mais sa concurrence doit être condamnée et combattue avec énergie. Par cette concurrence, l'Etat sort de sa mission et abuse de son pouvoir.

Ce qui manque au fascisme, ce sont les principes supérieurs de l'estime et de la faveur qu'il ne ménage pas à la religion. La puissance politique, même très saine et très vigoureuse, si elle n'est pas éclairée, et dominée par des principes religieux, entre en conflit presque inévitable avec les autorités et les organisations catholiques. Nous disons catholiques et non seulement religieuses ni même chrétiennes, parce que toutes les religions n'ont pas un égal souci ni la même conception de leur indépendance spirituelle à l'égard des puissances terrestres. Jean Carrère a narré dans son beau livre *Le Pape*, la longue histoire des luttes entre l'Eglise et les pouvoirs politiques, surtout les plus dominateurs. Cette histoire nous apprend qu'il ne suffit pas d'être catholique de nom, qu'il ne suffit même pas à un prince ou à un gouvernement d'être catholique de conviction, pour que les querelles entre les deux pouvoirs ne menacent pas sans cesse d'éclater et de jeter la perturbation dans le pays. Il y faut un catholicisme logique jusque dans les applications les plus délicates, il y faut une conformité bien rare — et bien difficile en politique — à la hiérarchie des valeurs, des compétences et des autorités.

Connaissant l'esprit fasciste et les doctrines en honneur auprès des chefs du fascisme, ayant également présente à la mémoire la brève et tumultueuse histoire du fascisme, on comprendra que l'Eglise et la Papauté n'aient pas tous leurs apaisements. On comprendra qu'elles manifestent leurs inquiétudes. En criant leurs craintes et leurs protestations, elles rendent au fascisme un service inestimable. Et il faut reconnaître bien volontiers que celui-ci en profite généralement d'assez bonne grâce. Peu de régimes et peu de gouvernements se montrent d'aussi bonne composition avec l'Eglise.

* * *

Un des points névralgiques de la zone de contact entre le fascisme et le catholicisme, ce sont les organisations d'action catholique. Les fascistes les plus intransigeants les poursuivent d'une haine sourde qui parfois éclate en bagarres vite réprimées. Ils voient dans ces groupements de ferveur et d'apostolat une sorte de défense contre l'esprit fasciste qui veut cependant et qui doit

conquérir tout entière l'âme de la nation. Ils feignent d'y voir des instruments politiques, succédanés du Parti populaire.

Ce n'est pas l'envie qui a manqué aux chefs et aux troupes du fascisme de disperser l'armée de l'Action catholique. Mais devant cette armée, l'autorité pontificale s'est dressée. Toucher à l'action catholique, c'est toucher à ma personne, a déclaré le Pape. Entre deux maux, ces réalistes que sont les chefs fascistes ont estimé qu'il fallait choisir le moindre. Ils trouvent l'activité des groupes d'Action catholique plus supportable qu'un conflit ouvert avec le Saint-Siège.

Le Pape élève sa protestation en toute circonstance qui le demande, mais il ne jette dans la balance toute son autorité que lorsqu'il le faut absolument, lorsque la question est essentielle et en quelque sorte une question de vie et de mort. Par exemple, l'indépendance du Saint-Siège dans la nomination des évêques est une prérogative à laquelle aucun pouvoir de la terre ne l'amènera jamais à renoncer. Mais cette indépendance n'est pas entièrement supprimée ni même essentiellement touchée par le veto du pouvoir civil opposé à l'élection de telle ou telle personne en particulier. De même, l'existence et la liberté des groupes d'Action catholique sont proclamées par S. S. le Pape Pie XI nécessaires dans les circonstances actuelles à la vie de l'Eglise et à l'accomplissement de sa mission. Mais ce qui est vrai et ce qui est affirmé de l'Action catholique en général ne l'est pas nécessairement de telle forme spéciale d'Action catholique. Aussi avons-nous vu Pie XI céder, en protestant, au coup de force du Gouvernement fasciste supprimant le scouting catholique. Mais un abandon général de l'Action catholique par la Papauté, le fascisme sait très bien qu'il ne peut pas l'espérer. Il n'y aura pas de concordat sacrifiant l'Action catholique comme il n'y en eut jamais jetant par-dessus bord les Ordres religieux.

* * *

Voilà pourquoi les jeunes militants de l'Action catholique italienne se serrent si étroitement sous la houlette du Pasteur suprême. Le télégramme qu'ils envoyèrent à Sa Sainteté dès la première séance de leur congrès se terminait par un texte de psaume appliqué hardiment au Souverain Pontife : *Sub umbra alarum tuarum, protege nos.*

Il faut voir dans cet appel, en même temps qu'un geste de défense et de conservation, une protestation et une offrande de fidélité et de dévouement. L'objet du Congrès était précisément la Papauté. On y rappela les origines de l'Association catholique de la Jeunesse italienne. On évoqua la scène fameuse où fut décidée, il y a soixante ans, la fondation de cette glorieuse société. Deux gentilshommes, Fani et Acquaderni, se prosternent aux pieds de Pie IX. Que voulez-vous de moi, leur demande le Pape. C'était à une heure de soulèvement contre le Pape-Roi. Nous dévouer sous vos ordres et pour votre cause, répondirent les jeunes gens. Eh bien, reprit le Saint-Père, après quelque réflexion, venez, vous serez avec le Pape, le cœur du Pape sera avec vous et le Christ sera avec nous ! Ces souvenirs, bien que les circonstances soient fort changées, provoquent des explosions indescriptibles d'enthousiasme dans les assemblées de jeunesse catholique italienne. Ils se sentent liés par le serment de leurs aînés. Les services qui furent offerts par leurs fondateurs et acceptés par un Pape persécuté, ils se croiraient parjures de les refuser quels que soient les obstacles qui s'accumulent sur leur chemin.

A l'audience pontificale qui couronna ce magnifique congrès, le Saint-Père renouvela ce geste étonnant de solidariser à la face du monde et à celle du fascisme son autorité avec l'Action catholique. Il eut soin d'ailleurs de noter une fois de plus, en félicitant les congressistes d'avoir rendu un hommage solennel à leurs dix

mille morts de la grande guerre, que le catholicisme fervent et militant est la meilleure garantie qui soit au monde de dévouement à la Patrie et d'obéissance au pouvoir établi.

De leur côté, les jeunes gens manifestèrent de façon extraordinairement vibrante leur attachement et leur soumission au Souverain Pontife. Un des moments les plus pathétiques de cette longue audience fut la proclamation du nouveau Président de la *Gioventù cattolica*. On sait que le Pape s'est réservé la nomination des présidents généraux de l'Action catholique italienne. Après donc avoir fait l'éloge — combien mérité ! — du président sortant, M. l'avocat Corsanego, il présenta son successeur à l'assemblée : M. l'avocat Ferlino. A peine prononcé le nom de l'élu, une immense acclamation fait vibrer la Salle ducale, où Sa Sainteté recevait les quinze cents congressistes : Vive le Pape ! Non pas : Vive Ferlino ! ou Vive le Président ! mais : Vive le Pape ! Manifestation spontanée, éloquente et très significative de l'âme commune des jeunes militants de l'Action catholique italienne.

Les amis de l'Italie se réjouissent du redressement social et national dont ce pays donne le spectacle depuis l'avènement du fascisme. Il leur faut se réjouir plus encore de la vigueur et de la ferveur du catholicisme dans la nation prédestinée qui monte la garde auprès du tombeau de saint Pierre et auprès du siège de son successeur.

LOUIS PICARD.

Un schisme en Egypte au XIV^e siècle avant notre ère

La sécession est une aventure politique dont nous enregistrons plus d'un exemple au cours de l'histoire : les Romains en usèrent à plusieurs reprises et l'on pourrait déjà donner le nom de sécession à l'Exode des Juifs.

Mais, alors qu'en général c'est tout un peuple ou un groupe important d'habitants qui se sépare brusquement du pouvoir établi, l'histoire égyptienne nous présente le cas peut-être unique d'un roi qui fuit sa capitale et la tradition de sa dynastie.

* * *

Ainsi donc, vers 1376, l'an IV de son règne, Amenophis IV, pharaon d'Egypte, se transporta avec toute sa cour dans sa nouvelle résidence « l'Horizon du Disque », abandonnant la cité superbe de Thèbes qui, pendant plus de mille ans, avait été le siège de l'empire égyptien.

Quel événement extraordinaire avait provoqué cette décision étrange du roi ? Sans prétendre donner une réponse certaine, nous pouvons cependant proposer la solution la plus probable du problème.

L'histoire, tout comme la nature, ne procède par bonds et la tournure que prirent les événements pendant les règnes qui précéderent celui du pharaon schismatique expliqueront dans une certaine mesure le revirement qui se produisit dans toutes les conceptions égyptiennes.

* * *

Depuis plus d'un siècle, l'Egypte était entrée, avec les rois de la XVIII^e dynastie dans une phase particulièrement brillante de son histoire. Ahmes, le premier pharaon de la lignée, avait délivré le pays de l'odieuse domination des envahisseurs Hyksos, peuple nomade venu d'Asie ; ses successeurs, non contents de réorganiser la vallée du Nil, avaient adopté franchement une politique de conquête : cette époque présente une telle analogie avec la période de l'expansion romaine aux premiers siècles de notre ère, que les historiens lui ont souvent donné le nom d'« Empire égyptien ».

L'Égypte eut la bonne fortune d'avoir à sa tête des princes capables, des pharaons à vues très larges, dont les noms resteront célèbres à travers toute l'histoire : Aménophis I^{er} fut divinisé et Thoutmès I^{er} se signala par des conquêtes de grande envergure; la reine Hatshepsout, moins belliqueuse que ses pères, s'illustra par ses constructions et envoya une expédition commerciale et diplomatique dans le pays des Somalis, au delà du détroit de Bab-el-Mandeb.

Enfin, Thoutmès III, le roi le plus illustre de la XVIII^e dynastie, transporta ses armées, au cours d'une vingtaine de campagnes victorieuses, de la quatrième cataracte aux rives du lointain Euphrate, créant ainsi un empire de 4,000 kilomètres de longueur.

Aménophis III, prince fastueux et magnifique, recueillit le fruit de ces immenses conquêtes et organisa l'exploitation rationnelle des provinces nouvellement annexées. Les richesses du monde entier affluent à Thèbes, la ville royale : le pharaon y reçoit périodiquement le tribut de toutes les principautés vassales de Nubie et d'Asie; des délégations, chargées de présents viennent de Babylonie, d'Assyrie, du Mitanni, de Hatti, de Chypre et même des îles de la mer Egée.

Au contact de ces étrangers de toute race et de toute civilisation, les idées des habitants de la vallée du Nil s'élargissent et se modernisent rapidement. Les Égyptiens s'aperçurent que ces peuples barbares que jusque-là ils considéraient comme d'essence inférieure, possédaient également une civilisation et une religion respectables; aussi ne tardèrent-ils pas à nouer avec leurs voisins des relations politiques, commerciales et même artistiques.

Dans bien des tableaux égyptiens de l'époque, nous voyons des défilés d'étrangers apportant les produits de leurs pays d'origine, et parmi ceux-ci figurent de merveilleux vases en or qui soutiennent la comparaison avec les meilleures productions de l'orfèvrerie égyptienne. A Tell-el-Amarna, la future capitale d'Aménophis IV, on a découvert une partie importante de ce que nous pourrions appeler les archives du ministère des Affaires étrangères, datant du règne d'Aménophis III et de son successeur; plus de 300 tablettes, couvertes de textes cunéiformes babyloniens, contenaient la correspondance diplomatique échangée par ces princes avec les gouverneurs, les rois et les vassaux de l'Asie-Septentrionale.]

La situation privilégiée de Thèbes lui valut de s'enrichir plus qu'aucune autre ville des résultats de la conquête, et les pharaons qui se succédaient sous la XVIII^e et XIX^e dynasties rivalisèrent de prodigalité envers leur capitale; mais leurs dieux nationaux devaient être les principaux bénéficiaires de ces largesses.

En effet, si Thèbes était la capitale de l'empire, elle était aussi le siège du culte d'Amon.

En Égypte, le dieu de la cité royale tendait depuis longtemps à se muer en dieu dynastique et national. La position d'Amon était donc devenue très forte. Assurément toutes les anciennes divinités du panthéon égyptien, tels que Ptah de Memphis et Ra d'Héliopolis continuaient à subsister et à recevoir un culte, mais Amon détenait une espèce de primauté, on l'appelait couramment « le maître des dieux », et plus tard encore les Grecs l'assimilèrent à Zeus, le chef de leur Olympe, et Thèbes sera pour eux « la Diospolis magna », la grande ville de Zeus.

Amon règne à Thèbes et constitue avec Mout, sa femme ou parèdre, et Khonson, son fils, une triade dont nous trouvons d'autres exemples en Égypte.

De plus, il englobe dans sa personnalité l'ancien dieu solaire Ra et forme avec lui le dieu composite Amon-Ra, dont la fortune fut si brillante au Nouvel Empire.

Thèbes se couvre de monuments grandioses, dont les vestiges nous frappent encore d'admiration aujourd'hui. Les temples d'Amon à Karnak et à Louxor nous racontent, mieux qu'aucun autre document la brillante destinée du dieu pour lequel ils ont été bâtis.

Dans cet amas de constructions de toute époque, nous reconnaissons à première vue les hypostyles et les portiques de Thoutmès III et d'Aménophis III, chefs-d'œuvre d'élégance classique qui ont pu résister à l'action des siècles.

Dans ces conditions, il était naturel que la puissance du nombreux clergé d'Amon s'accrût rapidement. Au retour de chaque campagne, le pharaon, plein de reconnaissance envers le dieu auquel il attribue ses succès, lui rapporte une importante partie du butin, consistant

en or, en argent, en pierres précieuses, en esclaves, en bétail; de plus, il lui accorde à perpétuité des fiefs et des bénéfices tant en Égypte qu'à l'étranger. A l'époque où nous sommes, le clergé constitue à côté de l'armée qui a réalisé la grandeur de l'empire, l'élément le plus influent et le plus riche de la population égyptienne.

Cette caste était fortement hiérarchisée, comptant tous les grades depuis celui de grand prêtre ou de premier prophète d'Amon jusqu'à celui de simple officiant et hiérodote; on a eu raison de dire que la classe sacerdotale avec ses privilèges, et ses richesses, formait en Égypte un Etat dans l'Etat. Pendant les règnes qui précèdent celui d'Aménophis IV, il arriva plusieurs fois que le grand prêtre d'Amon assumait en même temps les fonctions de vizir ou de premier ministre: comme on le dit de Joseph dans la Genèse, après le Pharaon nul n'était plus puissant que lui dans toute la terre d'Égypte.

Voilà dans quelles circonstances Aménophis IV arrivait au pouvoir.

A l'intérieur, le royaume présentait un état de prospérité et de richesse inouïe: la population, comme la société européenne du XV^e siècle, était divisée en « Etats » assez tranchés: hauts fonctionnaires, prêtres, soldats, bourgeois, artisans, simples paysans, tous soumis au bon vouloir d'un pharaon souverainement puissant et immensément riche, qui régissait ses domaines au mieux des intérêts des hommes et des dieux.

A l'extérieur, l'Égypte comptait des vassaux innombrables. Les pharaons, faisant preuve d'un profond sens politique, avaient maintenu dans les parties soumises de l'Asie et de l'Afrique, les principicules indigènes, qui avaient comme seule obligation, de témoigner périodiquement de leur loyalisme vis-à-vis de leur suzerain, et de lui envoyer le tribut dont s'empressait la cassette du maître. Néanmoins, le pouvoir central était représenté dans ces protectorats par des résidents égyptiens qui devaient veiller au bon ordre des pays soumis et aplanir les différends qui pouvaient surgir entre vassaux. Ces envoyés royaux, espèce de *missi dominici*, surveillaient la Syrie et transmettaient les instructions du pouvoir central; ils disposaient même de petits détachements militaires qui intervenaient, au besoin, par la force des armes.

En effet, cet empire, sous des apparences de stabilité était continuellement menacé au Nord et à l'Est par les manœuvres sournoises de certains chefs nomades amorrhéens et, peu après, du pouvoir grandissant des princes hittites d'Asie-Mineure.

Au moment où Aménophis IV montait sur le trône, la situation était particulièrement tendue. Le chef des Amorrhéens, Aziru, tout en protestant de son loyalisme, était parvenu à former une ligue dans laquelle étaient entrées, avec l'appui occulte des Hittites, différentes villes de la Syrie supérieure.

Dans cet état de choses, l'Égypte avait besoin d'un souverain énergique, qui fut à la fois un habile diplomate et un vaillant capitaine, héritier des vertus guerrières de Thoutmès I et de Thoutmès III.

Aménophis IV n'était malheureusement doué d'aucune de ces qualités.

Nous sommes assez mal renseignés sur les débuts de sa carrière et les données des monuments semblent même parfois contradictoires.

Il était le fils d'Aménophis III et de la reine Tiye; celle-ci, d'origine assez modeste, comptait peut-être des Syriens parmi ses ascendants et devait probablement son élévation à son seul charme. Elle survécut longtemps à son époux et exerça une certaine influence sur le jeune prince dans la direction de sa politique. Aménophis IV, tout en suivant le protocole traditionnel lors de son couronnement et en respectant le culte national d'Amon, manifesta de bonne heure une prédilection marquée pour un dieu solaire bien plus ancien, Ra-Haraktès, une des nombreuses formes du dieu solaire d'Héliopolis.

De plus, ce pharaon montre une propension à la spéculation mystique, fort au goût de cette époque de culture raffinée, et échafaude dans son esprit une religion nouvelle à caractère presque ésotérique qu'il appelle son « Enseignement ». Son dieu, car de plus en plus, il tend à supprimer le culte de toute autre divinité,

c'est le disque solaire Aton qui renferme en lui la source de toute lumière, de toute vie et de toute vérité. Lui-même s'intitule premier prêtre de Ra-Harakhès, il est une émanation d'Aton, il vit par Aton et dans Aton, et, en toutes ses actions il tâche de plaire à son dieu.

Il lui trouve même une nouvelle figure, dans laquelle se manifeste cette union d'allure panthéiste entre le dieu et toutes les créatures : Aton se montre comme un disque solaire projetant vers la terre de nombreux rayons; ceux-ci se terminent par des mains qui tiennent devant les narines du roi et des membres de sa famille, le signe de la vie, car ils sont imprégnés plus que tous les mortels de cette vie mystique. Cependant, le roi associe toute la nature et toute l'humanité au culte nouveau.

Aton n'est pas seulement le dieu d'Héliopolis ou de l'Égypte, il est le dieu de tous les pays et de tous les peuples de la terre :

*Tu as créé la terre, proclame le roi, suivant ton désir, lorsque
Hommes, tout bétail, grand et petit, [tu étais seul.
Tous les êtres qui vivent sur terre
Et qui vont sur leurs pieds,
Tous ceux qui vivent en l'air
Et qui volent sur leurs ailes,
Les provinces de Syrie et de Nubie,
Le pays d'Égypte.
Tu as marqué la place de tous les hommes;
Tu pourvois à tous leurs besoins;
Chacun a ce qui lui revient,
Et le compte de ses jours est fait.
Leurs langages sont divers aussi bien que leurs formes et la
[couleur de leur peau.
Car toi qui partages, tu as séparé les peuples.*

Le caractère universel de la religion du disque, si clairement proclamée ici, est un fait extraordinaire dans la mentalité de l'ancien Orient, si fermé à des idées de cette envergure — songeons aux Hébreux, pour qui Johveh est pratiquement le dieu du seul peuple élu à l'exclusion de tous les autres qui ne sont que des étrangers méprisables, des *gôim*.

Le roi pousse sa réforme jusque dans les moindres manifestations de son activité. Le culte du soleil, qui pourrait s'appeler à just titre le culte de la splendeur du vrai, s'épanouit surtout dans cet art énigmatique et attachant, qu'il s'efforce d'introduire, art dérivé sans doute des tendances réalistes de la XVIII^e dynastie, mais poussé à l'extrême.

Dans son fanatisme, Aménophis IV ne recule pas devant l'idée de se faire représenter tel qu'il est, avec les difformités et les tares de son type « fin de race ». Non content de se montrer sous un jour si défavorable, il invite même les artistes à renchérir sur ses défauts : dans les curieuses statues, récemment découvertes à Thèbes et qui doivent dater du début du règne, nous voyons ces exagérations poussées jusqu'à la caricature : le roi y apparaît avec un crâne allongé, le menton en galoche, les lèvres retroussées, les yeux bridés, le front fuyant, le cou mince et tombant en avant comme s'il n'était pas assez fort pour supporter le poids de la tête. Le reste du corps n'est pas mieux traité : les épaules et les hanches sont étroites, mais le ventre et l'abdomen présentent des rotundités anormales qui ont exercé la sagacité des médecins modernes.

Ces réformes radicales n'étaient certainement pas du goût de la majorité des Égyptiens, gens traditionnels par nature et profondément attachés au culte d'Amon et à celui d'autres dieux populaires de leur panthéon, tels Osiris et Hathor.

Aménophis, qui paraît avoir manqué complètement de doigté et de sens commun, dut mécontenter les fonctionnaires d'ancien régime, surtout les prêtres d'Amon qui voyaient dans chaque faveur nouvelle accordée à Aton un empiètement sur leurs propres privilèges.

Quand le réformateur eut fait construire en plein centre de la cité d'Amon un sanctuaire à son nouveau dieu et l'eut doté de terres et de revenus enlevés à Amon, les prêtres durent manifester leur mécontentement d'une manière assez bruyante; car à cette occasion le roi entendit « des paroles abominables, plus abominables que celles que Thoutmès IV avait entendues de la bouche des nègres! »

La rupture complète ne se fit pas attendre. Le culte des anciens dieux qui, jusque-là, avait été toléré, est officiellement interdit.

Les temples hétérodoxes sont fermés et sur tous les monuments accessibles les noms des dieux, frappés d'interdit, sont effacés avec soin : on grimpe jusqu'au haut des obélisques, on pénètre jusqu'au fond des hypogées pour marteler les noms exécrés.

Aménophis alla plus loin : comme il portait un nom qui signifiait « Amon est satisfait », il se hâta de changer cet épithète de mauvaise augure en un nom qui est en même temps symbole de foi : Akhenaton, signifiant « Celui qui est utile à Aton », ou, peut-être, « l'Esprit d'Aton ». Le titre qu'il donne à son nouveau dieu a une allure bien plus philosophique encore et peut se traduire « Vive Ra, Horus des deux horizons (Har Akhtès), qui se réjouit dans l'horizon, en son nom de « Shou (lumière?) qui est en Aton ».

La reine, qui sera toujours intimement associée aux faits et gestes de son royal époux, elle qui est « la maîtresse du bonheur du roi, qui se réjouit à entendre sa voix », porte le nom de Nefertiti et y ajoute l'épithète flatteuse pour le dieu autant que pour elle : « le plus beau parmi les beaux est Aton. »

Pour rendre plus tangible la disgrâce irrévocable d'Amon le roi a décidé d'abandonner jusqu'au site de Thèbes, où trop de monuments et trop de personnages en place rappellent par leur seule présence la grandeur passée du dieu frappé de déchéance. Il a cherché dans toute l'Égypte un territoire qui n'appartienne encore à aucun dieu, ce qui n'était pas si facile. L'ayant finalement trouvé, il réunit tous les grands du royaume et leur expose en détail son projet de construire une capitale à son goût : le dieu Aton lui-même lui en a inspiré l'idée et lui a désigné l'emplacement qu'il assignait à sa nouvelle résidence. Cet endroit idéal qui remplissait toutes les conditions exigées par le roi et par le dieu occupait le site actuel de Tell-el-Amarna : Le roi lui avait donné le nom d'Akhetaton, c'est-à-dire « l'Horizon du Disque », nom que portaient également des fondations semblables en Nubie et en Syrie qui devaient servir parmi les races étrangères de centres de rayonnement au culte nouveau. Mais l'Akhetaton d'Égypte devait l'emporter sur les autres : « C'est Aton, mon père, dit le roi, qui m'a amené à Akhetaton. Aucun noble ne m'y a poussé, aucun homme dans toute la terre ne m'y a incité... Non, mais ce fut Aton, mon père qui m'y poussa, afin que je lui fasse un « horizon du disque ». Il l'a désiré lui-même et il y trouve ses délices à toujours et à jamais. »

Le site d'Akhetaton était admirablement choisi, il faut le reconnaître. Placée à mi-chemin entre Thèbes et Memphis, à 300 kilomètres environ de cette dernière ville, la nouvelle capitale occupait réellement une position centrale en Égypte et dans l'Empire. De plus, les lieux se prêtaient admirablement à un établissement de cette importance. A hauteur de Tell-el-Amarna, la vallée du Nil s'élargit notablement de façon à former sur les deux rives du fleuve une grande plaine circulaire atteignant jusqu'à 25 kilomètres de largeur. Au delà se dressaient en hémicycle des chaînes de montagnes riches en gisements d'albâtre. Dans le projet du roi, la rive droite devait être réservée à la ville proprement dite et à la nécropole, tandis que la rive gauche, plus large et mieux irriguée, serait destinée à l'exploitation agricole et à l'élevage, car il fallait pourvoir à l'approvisionnement du dieu et de ses temples aussi bien qu'au ravitaillement de la population nombreuse qui habiterait la capitale.

Dès que la décision fut prise, le roi se transporta avec sa Cour sur les lieux où devait se dresser la nouvelle cité. Il en fit le tour en grande pompe, monté sur son char d'électrum, accompagné de la reine Nefertiti et de sa fille Merit-Aton.

Il détermina avec ses architectes le tracé des rues, l'emplacement des temples et des palais, le lotissement des hôtels de maîtres et des maisons de bourgeois; il prévint même déjà, en bon Égyptien qu'il était, le lieu de sa sépulture dans la montagne solaire.

Aux limites du domaine de Khoutaton, il fit graver à même le flanc de la montagne une série de stèles-frontières, sur lesquelles étaient relatées dans un style emphatique et prolixe, la manière dont il avait déterminé l'établissement de sa ville nouvelle, vraie charte de fondation de cette seigneurie solaire.

La cérémonie se termina par « un grand sacrifice, consistant en pain, en bière, en bœufs, en veaux, en bétail, en volaille, en vin, en or, en encens et en belles fleurs de tout genre. En ce jour, Akhetaton fut fondée pour l'Aton vivant, afin d'obtenir grâce et faveur à l'avantage du roi Akhetaton ».

BAUDOUIN VAN DE WALLE.

(La fin au prochain numéro.)

Ernest Hello et le problème de l'Art ⁽¹⁾

Evidemment, dans l'ombre du sublime, il était tout à fait chez lui. Sa place est au pied de l'Horeb ou dans la couronne du Thabor. Ailleurs il est exilé et son indignation primitive l'empêche de discerner, malgré le symbolisme éclairé dont il se recommande (« la nature nous conduit plus loin qu'elle-même »), tels reflets de l'Être, encore saisissants, dans la beauté déçue qui n'est pas toute prière. Et cependant quel amour de l'art avait Hello! Nous tenons de lui cette parole précieuse : « L'art antique était plus fidèle que la religion ». Et, en disant l'art antique, il aurait pu embrasser tout ce qui, exempt de l'orthodoxie culturelle de l'intention, a été bon dans l'ordre du beau. Mais je crois qu'il se défendait comme un séminariste de jeter un coup d'œil sur les formes profanes, ayant une certaine tendance, nous l'avons remarqué, à identifier l'absence à la négation. Lui qui, disciple de Joseph de Maistre, aimait à répéter son mot : « Quelle vérité ne se trouve pas dans le paganisme? » il fermait les yeux, pratiquement, sur tout ce qui n'était pas signé par un baptême régulier. En dehors des ouvrages des saints, il ne connaît point de littérature. Il aurait infiniment raison s'il renouait une fois pour toutes à ce mode surrogatoire de création. Mais il n'en est rien; il attend beaucoup des Lettres, il parle sans cesse de la vocation de l'écrivain, du journaliste même et, en premier lieu, du critique, de ce critique son frère qui passe affreusement sans le voir, lui, Ernest Hello. Et pourtant Dieu sait quel regard suppliant lui a lancé ce génie affamé de gloire mais que le Seigneur enveloppait tout entier dans son silence.

Hello donc s'abusait lorsqu'il voulait que la terre fût, non pas exceptionnellement mais normalement, l'endroit de la surperfection et des miracles. Il a considéré l'art non pas tant comme le langage de la sibylle que comme celui de la pure Vérité. Et il ne le souhaitait pas, ce langage, assez obscur. Tout le manteau d'iniquité, fangeux et diapré, que l'art traîne derrière lui, Hello ne sait pas que, s'il s'en dépouillait totalement, il ne serait plus l'art mais l'humble oraison ou la diction atone, la réalité du bien moral insignifiante à nos cinq sens. Il ne veut pas abandonner la terre lépreuse, il s'agrippe à la barre qui branle; il ne veut pas renoncer à l'œuvre de Dieu, à cette création fugace qui est née pour adorer. C'est sa grandeur de ne pas le vouloir, mais c'est aussi le cri de son impuissance. « Je n'ai à moi que mon gémissement. »

Tel est l'acte d'accusation dans le procès Ernest Hello. Il comporte en soi, comme on l'a montré, sa défense, puisque la doctrine de l'écrivain ne pêche que par exaltation religieuse. Mais il y a le côté positif de son esthétique, ses découvertes incomparables. Elles tiennent en quelques mots.

L'art, aux yeux d'Hello, est « l'expression sensible du beau » (2) et il ne lui cherche pas une propriété plus évasive. Il ne condamnerait jamais l'art à chercher son pain hors du Paradis, qui est le lieu de nos délices. Malheureusement, l'art « est tombé; le lieu de la beauté est fermé pour lui; mais l'exilé trace sur la terre étrangère une esquisse de la patrie ». Hello, pour ce motif, le rattache à l'espérance. Il ne faut donc point s'étonner qu'il accorde une si grande place, dans l'œuvre, à ce qui n'est que désir et nostalgie, — que l'œuvre lui évoque une sorte de passion amoureuse ramenée à l'ordre intellectuel. Le désir d'exprimer la beauté ne sera pas indépendante de cette expression. Le Paradis terrestre est perdu et il s'agit de conquérir désormais le Paradis céleste. La création et l'histoire de l'homme sont notre clavier. En substance, voilà, comme on peut l'exposer, la thèse d'Ernest Hello.

La beauté, dit-il, « réside essentiellement dans l'Angle ». C'est pourquoi il ajoute qu'elle se traduit en nombre. Elle est donc fonction de la limite, ici-bas, et par conséquent dans le domaine de l'art. Or, qu'est-ce que la limite? « La limite considérée dans la création est une négation. En Dieu, elle est une affirmation; de là, la création du monde » (3). Mais il convient de glorifier la limite, il convient de transfigurer l'angle, et nous allons voir de quelle manière :

« Chez les créatures, la beauté est une limite aperçue dans la lumière.

» La laideur est une limite aperçue en elle-même.

» La beauté est dans les mains de la lumière qui la distribue par le ministère de la limite (1). »

Celle-ci n'est, en effet, qu'un argument du néant. Mais la théologie nous laisse entendre qu'il n'est pas de plus bel argument que la limite lorsqu'elle s'est reconnue telle et que l'Infini l'a remarquée pour son humilité et qu'il en a fait sa Mère. Alors nous apercevons ce qu'est la limite glorifiée : « La sainte Vierge représentée à la fois l'Être de Dieu et la limite de la création. »

La beauté, « qui réside essentiellement dans l'Angle », se traduit par la courbe et s'évalue mystérieusement par le rapport insensible qui s'établit entre l'angle rigide et la courbe mélodieuse procédant de la sphère. La genèse de la sphère contient déjà le principe et le gouvernement de l'amour. Hello l'explique très bien :

« Les planètes décrivant une courbe autour des soleils obéissent à une loi synthétique comme l'amour que cette force représente, et qui est la résultante de deux forces, la force centripète, en vertu de laquelle toute vie se contracte vers le centre, et la force centrifuge, en vertu de laquelle toute vie se dilate vers les extrémités. De là naît la forme sphérique, qui est la forme universelle des globes et de leurs mouvements dans l'espace, la forme de la vue quand elle plane sur la montagne, la forme de l'horizon, la forme de la beauté, la forme du féminin qui affecte d'arrondir les contours ».

C'est l'amour qui apporte la *formosité* féminine à ce qui serait la rigueur de l'angle. Et nous avons une autre définition d'Hello, magistrale, qui nimbe sa conception : « La beauté est la forme que l'amour donne aux choses » (2).

Passons à l'art lui-même. De quoi sera-t-il fait? De la pieuse révélation des relations universelles. Comme l'univers a son archétype en Dieu et que « l'âme humaine est aussi la réalisation d'une idée contempnée par Dieu dans le Verbe », quoique ni l'un ni l'autre en propre ne soit Dieu, « les créatures invisibles ayant toutes leur archétype dans le même Verbe, cette relation commune explique les relations mystérieuses qui unissent les deux mondes ». Cette recherche de l'harmonie, qui « n'est jamais l'identité des deux termes, mais leur conciliation », produit son mouvement que la raison seule n'est point capable de prévoir. « On nomme *inspiration* », dit Hello, « l'intuition de l'accord, et *travail* la réflexion par laquelle l'opposition cherche à se résoudre ». Et il ajoute : « L'inspiration est l'action de l'idée dans l'artiste; le travail est l'action de l'artiste dans l'idée... L'inspiration est positive, l'exécution est négative, puisqu'elle est une limite... » Il est clair que, dans ces conditions, Hello ne fera pas grâce au talent, qu'il le négligera et même le détestera, que le génie seul lui semblera de taille à ébaucher l'image de l'éternité dans une œuvre d'art. Il a quelques lignes sur ce sujet qui sont splendides :

« Le génie est la faculté de créer. Il conçoit et, comme tel, il est passif. Puis l'idée conçue fait en lui son travail secret. Il la porte. Il subit son opération latente et mystérieuse. Il réagit, il est actif : c'est la terre qui a ouvert son sein à la semence féconde et qui attend en silence que le soleil, à l'heure marquée, fasse naître la rose qui réjouit et embaume la création. L'action de l'idée sur l'homme, c'est l'action de la lumière sur la matière terrestre. Elle opère dans la plus vile poussière. Mais il faut que la terre ait été ouverte, fécondée, meurtrie, et que le cœur de l'homme ait été déchiré.

» Tout est conçu dans la joie et enfanté dans la douleur. Telle est la loi (3). »

Ainsi, dans l'œuvre du génie, « le sacrifice a sa place ». Hello rappelle le rôle de l'opposition dans chaque œuvre de la nature comme dans chaque œuvre d'art organique :

« La rose qui s'épanouit offre au soleil le spectacle d'un combat, celui de la lumière et du fumier. Mais la mort règne sans inquiétude dans la fleur faite avec des coquillages. »

(1) Voir *La revue catholique* du 16 novembre 1928.

(2) *L'HOMME, L'ART*.

(3) *DU NÉANT À DIEU, I*.

(1) *DU NÉANT À DIEU, I*.

(2) *PHILOSOPHIE ET ATHEÏSME, Négation de l'Art*.

(3) *PHILOSOPHIE ET ATHEÏSME, L'Allemagne et le Christianisme*.

« La conception de l'art chez lui n'est pas exempte de dynamisme. Il a trop conscience du combat, de l'antagonisme qui se partage les choses, de la guerre à déclarer aux passions inférieures de soi-même, en vue d'atteindre à la paix, à l'harmonie de la victoire, pour ne pas désirer que des traces en demeurent dans la présentation d'un ouvrage. Il y a deux sérénités : il y a celle de l'art grec, qui est « le repos de quelqu'un qui ne s'est pas mis en colère », et il y en aurait une seconde, un autre repos, le repos d'un art moderne auquel il aspire et qui serait la représentation de l'apaisement et de la béatitude. Il a reproché à l'art grec et à tout l'art classique ce caractère général : « l'absence de l'infini ». Cette observation est assez juste de l'art classique ce qui, chez les Grecs, ne se détache pas encore d'un merveilleux archaïsme, d'une perfection plus profonde (je pense notamment à la sculpture du V^e siècle). Toutefois Hello a un tel extraordinaire sur l'art grec : « S'il frappe l'esprit, s'il éveille en nous l'harmonie, c'est que la forme, par sa perfection propre, s'élève au-dessus d'elle-même et touche les confins du monde invisible » (1).

Mais le dynamisme de ce chrétien impatient ouvre soudain à l'art moderne tout l'enchantement de ses destinées peut-être illusoire, lorsqu'il s'exprime ainsi :

« La fatalité semble peser sur la Grèce, et il y a quelque chose d'impitoyable au fond de cette majesté phosocléenne. Chez les Grecs, Apollon tue le serpent Python. Il en respire que la force calme et solennelle. Chez les Égyptiens, Mercure arrache les nerfs de Python, qui s'appelle ici Typhon, pour en faire les cordes de la lyre divine. Quelle immense supériorité ! (1) »

Le romantisme n'était pas à même de remplir un tel programme, quoique Delacroix par certaines œuvres n'y fût pas inapte. Mais on peut dire que plusieurs des *Fleurs du Mal* ou l'« Alchimie du Verbe » que découvrit Rimbaud, l'art wagnérien hier, le dessin de Rodin, l'art claudélien aujourd'hui semblent appartenir à cette esthétique nouvelle qu'Ernest Hello voyait sortir d'Égypte. « Dans le sublime, l'idée écrase la forme et l'engloutit en elle. La forme humiliée s'anéantit, afin de ne pas nous troubler dans la contemplation de l'immense ». Le sublime, qui est la mot dont il use, a été si dégradé, comme la notion de gloire à laquelle il correspond, que l'on ne sait plus de quoi l'on parle en le nommant. Mais Hello nous dit que « le sublime est une disproportion ». Il faut ajouter une disproportion motivée, nécessaire, indispensable, requise par la conciliation même des contraintes.

Seulement Hello, que le feu de son idée éblouit un peu, a des conclusions qui ahurissent. Il tend à systématiser l'impossibilité de finir une œuvre d'art. Ce qui est vrai, c'est qu'elle n'est jamais absolument complète et qu'il est bon de la laisser sur un point de son évolution, un point qui ne sera final que relativement. Où Hello exagère, c'est quand il veut que l'œuvre ne soit sublime qu'incomplète. Il retrouve bien les lois de sa théo-

logie mystique, qui se termine par un *Amen* d'extase, lorsque, sur le plan de l'art, il entend aboutir à ce que nous définirons un aveu d'impuissance. Mais il risque — et le siècle qui ne s'en doute pas le suivra — de rencontrer l'absurde au bout de sa théorie, comme le bon Frenhofer dans le *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac.

« Quand il trouve que son exécution est parfaite, c'est-à-dire sans défaut, l'artiste médiocre s'arrête, et s'arrête satisfait.

« Quand il trouve que son exécution est vivante, c'est-à-dire pleine de sa pensée, imprégnée, humide, ruisselante de feu, l'homme de génie s'arrête aussi, mais il s'arrête malgré lui, triste et vaincu dans son triomphe (1). »

Pour lui, « tout chef-d'œuvre est une ébauche » et l'inachevé est la marque du génie, « son privilège, sa condamnation et sa grandeur ».

« Et plus l'exécution approche de l'idéal, plus l'abîme qui les sépare apparaît large et profond à l'artiste; plus le nombre des côtés du polygone inscrit augmente, plus l'impossibilité de toucher le cercle devient sensible. »

Hello est une victime singulière de cette vérité outrepassée; il écrit des pages, il écrit des articles en foule, mais avec un génie intermittent : il a des beautés et des lacunes. Les « associations d'idées » lui font souvent quitter son sujet et il abuse des blancs entre les paragraphes. Ou alors il s'écrie : « Amen! Arrêtons-nous. Silence. » Une fois, le cœur nous bat. Dix fois, et l'émotion n'y est plus.

Il compose mal, il fait trop d'escaliers. Mais quel ton! Un ton qui n'appartient qu'à lui. D'ailleurs, cet artiste inégal a prévu les griefs qu'on serait amené à formuler contre les hommes de sa trempe. Il s'en est, croyons-nous, excusé à l'avance :

« Quand l'homme de génie est infidèle à la vérité, sa façon de l'offenser n'est pas de la parodier par une règle puérile, mais de retourner la loi contre elle-même, de se précipiter, la tête en bas, au fond de l'abîme, et de donner, par la profondeur de sa chute, la mesure de l'essor qu'il aurait pris (1). »

On trouve, dans l'œuvre d'Hello, qui, à l'encontre de ses confrères, n'a jamais voulu parler que d'une seule chose, une si magnifique dissémination du substantiel *Amen*, que l'intellect y a de quoi pâturer pour plusieurs générations. Son esprit était de ceux qui s'occupent de toutes les questions à la fois, qui ne comprennent pas que l'on se spécialise dans une, parce que, au lieu de déambuler à la périphérie, ils se placent ingénument au centre.

STANISLAS FUMET.

(1) PHILOSOPHIE ET ATHÉISME. *Négation de l'Art.*

(*) L'HOMME. *La Conception, la Fantaisie et l'Ordre.*

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Choix de lettres de Louis Veillot.

Le ci-devant chanoine Hontoir, ancien inspecteur de l'enseignement secondaire libre au diocèse de Tournai, qui a troqué sa mozette contre la coule monastique à l'abbaye N.-D. de Scourmont (Forges-Chimay) vient de réaliser un projet qui a souvent traversé l'esprit d'hommes d'enseignement et d'éducateurs : il a extrait des neuf volumes actuels de la Correspondance de Louis Veillot, cent lettres réunies en un volume de 200 pages environ qu'il dédie spécialement à la jeunesse des écoles. La destination de cette publication a naturellement guidé le choix de l'éditeur :

ces cent lettres, étrangères aux grandes luttes du polémiste, racontent le Veillot intime, le Veillot de la famille et des amis et ce Veillot est délicieux. C'est aussi à l'intention des jeunes que des notes explicatives des noms de personnes et de lieux accompagnent chaque lettre en manière d'introductions. Ce joli volume a paru chez Deltenre éditeurs à Fayt-lez-Manage : ils s'empres- sent de faire disparaître dans la prochaine édition, les quelques déplaisantes coquilles dont la vue aurait exaspéré Veillot, qui ne les supporta jamais. Je regrette aussi que l'on n'ait pas songé à illustrer le volume d'un autographe du célèbre épistolier, son écriture, à la plume d'oie, est d'une rare beauté et inspirerait, peut-être, à nos jeunes gens, qui « pattes-de-mouchent » pour le moins autant que la vicomtesse de Pitray, le goût artistique des caractères correctement formés.

Il faut applaudir à l'initiative de F. Camille Hontoir, elle sera féconde. Ce choix de lettres amorcera la lecture de la correspondance complète qui paraîtra en cinq volumes dont quatre inédits. Cette initiation au génie littéraire de Veuillot entraînera les jeunes vers les ouvrages les plus importants du maître. Or, qui fréquente Veuillot connaîtra la grammaire et le catéchisme, deux sciences le plus profondément ignorées de la plupart des mortels. Il n'y a pas eu un seul prosateur qui sache sa langue comme lui : le mot juste toujours ; la phrase non pas « impeccable », comme l'écrivit Maurras, mais irréprochable, toujours. Il n'y a pas d'écrivain laïc, au dix-neuvième siècle, qui rende un son aussi purement chrétien. Il n'y a guère que lui, qui pense, parle, écrive toujours « en chrétien ». Dans son immense courrier, d'environ 400 lettres par an, où la plume court, vole, il n'y a pas un billet qui, à quelque degré, ne porte l'estampille du croyant. Le badinage même garde cet accent, tant l'esprit et le cœur de Veuillot se sont laissés imbibber par la foi.

Au fond, je répète le mot de Rémusat : ce diable d'homme a toujours pour lui la grammaire et le Pape.

Educateurs, qui avez le noble souci de tremper les caractères, de former des chrétiens qui soient gens d'esprit et de volonté et fassent honneur à leur baptême : mettez-les à l'école de Veuillot, ils apprendront de lui comment la religion se vit dans le monde, comment elle est l'inspiratrice de l'écrivain, de l'orateur. Ils tiendront de lui la conscience d'une fierté chrétienne qui les délivrera de toutes les bassesses, qui ne les agenouillera que devant Dieu et les laissera debout devant les hommes ; l'humble acceptation du glaive de la souffrance qui traverse le cœur pour en faire jaillir l'amour, l'amour passionné des Lazare et des Marcoussi, l'énergie dans le travail opiniâtre jusqu'à l'extinction des forces ; le secret de la paix profonde au sein des luttes acharnées, de la sérénité au sein des orages, de l'allégresse triomphante à travers les contradictions ; la recette du bonheur qui est l'accomplissement des vœux divins. La meilleure leçon, peut-être, que la jeunesse recueillera des écrits de Veuillot, c'est l'amour de l'Eglise et du Pape. Du jour où il fut converti à Rome, le bouillant journaliste fut tout brûlant de cette flamme. Il confessait qu'il devait tout à l'Eglise, qu'elle seule lui avait révélé le but de l'existence, la vraie orientation de la vie et, dès lors, il n'eut d'autre ambition que de la servir.

Bref, toute cette correspondance que F. Camille Hontoir met sous les yeux de la jeunesse transsude, si j'ose dire, l'esprit chrétien et il n'est pas possible de la lire sans se pénétrer de cette rosée céleste.

* * *

Et toute cette morale passe dans l'âme à travers le charme incomparable d'un talent d'épistolier qui n'a pas son pareil dans toute la littérature moderne. Quelle langue merveilleuse ! Quel style diapré ! Quelle verve éblouissante ! Quelle magie de la parole ! Quel pétilement d'esprit ! Quelles effusions du cœur !

Comme, en une envolée, il vous emporte tout un paysage ! « Erquy ! Il y a des grèves et puis des grèves, et encore des grèves ; et des rochers sur des rochers, et sur ces rochers enrochés, des pelouses vêtues de camomille et de bruyère, avec des fontaines courantes et du cresson dans les claires eaux, les plus beaux sables, les plus beaux vents, la fraîcheur à l'ardeur du soleil, mille sites soudains, du joli dans le grandiose, beaucoup d'appétit, point d'Anglais. Voilà ce que c'est qu'Erquy, dont vous dites : qu'est-ce ! Un idéal de bain de mer. »

Des descriptions de ce genre abondent dans le volume, elles le fleurissent et l'illuminent. Parmi les mieux réussies, il y a celle de *Montmelas*, dans le Rhône (château du comte de Tournon) « une mer verte, la crête et l'écume des flots sont faites de clochers, de maisons, de champs de blé jaunissants, mêlés dans l'abondance des vignes ». Il y a Craon, dans la Mayenne (château de la marquise de Champagne) : « mon château est en pierre de taille, style Louis XIV. Mon parc est sans limites, plein de chênes, de tilleuls, d'arbres rares, de massifs de verdure et de fleurs ; et tout le pays à cinq ou six lieues à l'entour est un parc touffu, arrosé, semé de collines ». Il y a Epiesses dans la Côte d'or, chez les Guitaut. « Je vois ici des roses : les lilas finissent, mais les cytises commencent ; leurs grappes d'or pendent sur les terrasses, jetant un parfum d'œufs à la crème. Le polonia se couvre de clochettes bleues, le frêne-fleur est tout pomponné de ses houppettes blanchâtres, l'aubépine tient bon et sent bon, et demain

les roses-pivoines seront épanouies ; mille oiseaux chantent là-dedans ; mille rayons de soleil jouent et font des chansons de lumière à travers les chansons de la verdure tendre, aussi variée que les fleurs ; et parmi les herbes on voit autant d'étoiles blanches, le jour, qu'il en paraît au ciel la nuit. »

Je me souviens de l'enthousiasme avec lequel Sarcey, dans une conférence faite, au lendemain de la publication du premier volume des Lettres, lut et commenta la fameuse description du lever de l'aurore, sur la route de Montbard à Epiesses.

« Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose qui a tout animé... Puis, l'aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable, c'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie... Quelques étoiles restaient par-ci, par-là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre, elles devinrent des oiseaux et des fleurs... Les oiseaux éclatèrent en chansons, et me firent souvenir de ma prière, comme ils faisaient la leur. »

Le chef-d'œuvre du recueil serait bien le récit, fait à la vicomtesse Olga de Pitray, de la première communion de sa fille Agnès (la veuve du général Pierron), à la chapelle des *Oiseaux*. C'est parfumé d'un arôme divin. Je ne cite que ce trait « Quand nous la vîmes après la messe, nous trouvâmes que son vêtement blanc la grandissait et qu'il y avait une ombre de gravité dans sa candeur étourdie. L'enfant commence à passer jeune fille. Je l'embrassai avec respect, me recommandant à Dieu présent dans le cœur de mon enfant. Oh ! vraiment, très chère amie, nous ne sommes pas peu de chose, nous autres chrétiens ! »

* * *

Dans le genre plaisant, rien n'est plus piquant d'autre part que la rencontre d'un dentiste, au cours d'un voyage à Livet (château des Pitray) à Beaufait, en Normandie. « — Monsieur, qu'est-ce que vous êtes dans le monde ? — Monsieur, je suis chirurgien. » Il avoue qu'il est « chirurgien dentaire », il cite des noms de marquises et même une duchesse « dans la bouche desquelles il entre comme chez lui », mais je ne peux lui faire avouer qu'il arrache des dents... Cet orgueil mal placé me console d'être poète. Au moins, j'ai l'humilité d'en convenir. »

Comme échantillon de style raffiné jusqu'à la joliesse, mais sans afféterie, et avec un tour qui reste d'un naturel exquis, je trouve ceci charmant : « Il fait du givre, et c'est bien joli. Tout est bordé de perles blanches ; les sapins sont transformés en candélabres ; les toiles d'araignées semblent des lambeaux de point d'Alençon accrochés dans les buis et dans les rosiers ; les feuilles rouges du houx ont un air d'ailes de papillons ourlées d'argent. »

Et dans la lettre suivante, ce délicieux couplet : « Adieu, mon beau givre ; ne fonds pas. C'est un admirable symbole, le givre. Plus il est haut placé sur l'arbre, plus il tient. Lorsqu'enfin le soleil devient trop fort... il ne se liquéfie pas, il ne coule pas, il se détache et tombe dans sa forme et dans son éclat de diamant ; et il reste ainsi jusqu'à ce que le pied du passant l'écrase, ou jusqu'à ce que la chaleur de la terre le dissolve tout doucement, et il disparaît sans qu'on l'ait vu changer. Et je pense que le bon Dieu met à part cette eau si pure, pour alimenter toutes les sources choisies et toutes les rosées salutaires qui nourrissent la vie. Et c'est ainsi que la virginité est féconde. »

Pour la beauté d'âme qu'elles révèlent, pour le sublime mélange d'espérance et de douleur qu'elles contiennent, il faut mettre hors de pair les lettres où son cœur, brisé par les deuils successifs de sa dernière enfant, Thérèse, et de Mathilde, sa femme, puis par les morts presque simultanées de trois autres filles, Marie, Gertrude, Madeleine, s'épanche librement dans le sein de l'amitié. On n'a jamais trouvé d'expression plus juste, plus adéquate, plus profonde aussi de la douleur chrétienne : « Nous sommes en ce monde pour expier, pour souffrir, pour mourir. Je remplis ma vocation de chrétien et je solde mon compte de pécheur... Jamais mon cœur n'a été si déchiré, jamais il n'a été environné de tant de sécurité et de lumière. Il n'est aucune joie en ce monde contre laquelle je voulusse échanger mon immense douleur. »

Je ne crois qu'il existe dans n'importe quelle littérature une lettre de condoléances qui vaille celle que Veuillot adressa au

docteur Henri Parrot de Périgueux, un de ses plus anciens amis, à l'occasion de la mort de son fils. Elle est datée de Versailles, 7 mai 1871. Qu'on en juge par cet extrait : « J'ai passé par là, je sais que mes filles et leur mère ne sont pas mortes. Je ne les ai pas quittées, et elles ne m'ont pas quitté; mes filles sont presque plus près de moi que leurs sœurs vivantes. La mort nous cache, ou plutôt nous voile en cachant légèrement ces êtres chers qui bientôt redevenaient présents, et d'une certaine manière, visibles. Tu connaîtras et tu goûteras cette merveille de Dieu. Tu sauras combien il est vrai que Dieu n'a point fait la mort et ne lui a point donné cette puissance sur nous. C'est nous au contraire qui avons puissance sur elle. Par le nom, par l'amour et par le sang de Jésus-Christ, nous la chassons; elle fuit et nous rend sa proie, n'emportant qu'un lambeau, et encore elle devra le rendre, car les morts ressusciteront. Rien de nous n'appartient à la mort que ce qui lui est livré par nous-mêmes. Tu ne lui livreras rien, tu ne donneras pas puissance sur toi; tu voudras revoir ton fils qui est vivant. »

* * *

Voilà une foi si lumineuse qu'elle touche à la vision. C'est que Veillot était si profondément chrétien ! Il prisait si haut sa dignité de chrétien. « On finit, écrit-il à la comtesse de Montsaullin, par trouver plus de charme à la voix cassée d'un curé qui entonne ou détonne les psaumes, qu'à toute la légèreté des conversations et à toute la profondeur des philosophies. Que Dieu est bon de broyer nos cœurs froids et durs pour en dégager cette étincelle et ce parfum qui est la prière ! »

Chez ce chrétien si fier, narguant de si haut la libre pensée, la criblant de ses flèches en beau sagittaire de la vérité, il y avait un rare sentiment d'humilité. « Lorsque vous me louez de ce que j'ai voulu faire, écrit-il à M^{me} Laurent, vicairé apostolique de Luxembourg, à l'occasion de la suppression de l'Univers par Napoléon III, en 1860, j'entre dans une angoisse immense parce que je me dis aussi que mes péchés ont pu nuire à l'œuvre dont j'ai été chargé... Je parle de mes fautes personnelles, assez grandes et assez nombreuses pour écarter la grâce de Dieu, et je ne puis recevoir aucune louange qui ne me fasse trembler et pleurer. »

C'est le même sentiment qui éclate dans une lettre à M^{me} Testas : « Je ne serai plus traité de scélérat, et, surtout, chose incomparablement plus désirée, je ne serai plus traité de saint et de héros. Cette cruelle humiliation qui me donnait envie de marcher à quatre pattes, et de prier les passants de cracher sur moi, va finir. Voilà ma consolation dans le désastre dont nous sommes atteints. »

Connaissez-vous quelque chose de plus beau ? Conscient de son extrême faiblesse devant les attrait du mal, il ne cessait de demander l'appui des prières il priaît lui-même avec une foi ardente. Un de mes amis qui l'avait surpris agenouillé sur les dalles d'un sanctuaire de Rome, à l'époque du Concile du Vatican, m'a souvent redit son admiration devant cette humble attitude de suppliant. C'était l'heure où il rayonnait par sa plume sur l'Eglise entière.

Une autre veine de sensibilité qui circule à travers de nombreuses épîtres, c'est son amour si tendre et si fort pour ses enfants, pour son frère, ses sœurs, Annette et surtout Elise, qui remplaça sa femme Mathilde à son foyer. Pour dire son affection à M^{me} de Grignan, sa fille, son tout, M^{me} de Sévigné n'a pas trouvé une telle variété d'accents, de tours ingénieux, de délicatesses infinies. Appelez-vous, entre autres trouvailles psychologiques, ce mot à sa fille Luce — la petite Lulu devenue la dame visitandine — au lendemain de sa profession : « Rien ne m'a fait plus de peine et plus de joie que ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens. La joie est dans mon âme et ne peut entrer dans mon cœur ; la peine est dans mon cœur, et ne peut troubler mon âme. Je suis content et désolé de tout ce que tu me fais donner au bon Dieu. »

* Avec cela, avec sa profonde sensibilité familiale et chrétienne, le plus gai, le plus spirituel, le plus étourdissant des hommes. Les lettres divertissantes fourmillent dans l'anthologie du F. Camille Hontoir. Je cite, au hasard, le récit de la mise en bouteilles d'une pièce de vin que lui avait envoyé M. de Saint-Bonnet, la description d'un fromage fabriqué par M^{me} de Pihay, un roquefort qui fut dégusté à la table de Veillot, entre amis : « Ils ont poussé des exclamations sur l'odeur. Mais il n'y a pas de fromage qui n'ait le droit de faire reculer. C'est comme pour les femmes : tout dépend du caractère et de la dot... S'il y avait

encore des rouliers a dit Eugène, ce serait leur fromage. Mais on objecte que nous ne sommes plus du temps de ces hommes de fer qui cherchaient partout des batailles, et qui préféraient l'ennemi qu'ils avaient plus de peine à terrasser. Ce fromage est un anachronisme. »

J'observe que les lettres les plus pétillantes d'esprit, sont celles que Veillot écrit aux Nouettes, chez les Ségur et au Livet, chez les Pitray-Ségur et à Segrétain. Excité par la verve de ses correspondants, Veillot se surpasse. Je crois que le chef-d'œuvre dans ce genre est celle qui roue en partie sur la mauvaise écriture de sa chère Olga de Pitray, laquelle par ailleurs avait promis un envoi de fromage et de cidre.

« Vous allez donc m'expédier du fromage et ensuite du cidre ? Ah ! mon amie, votre cœur est fameusement bon, si votre écriture est mauvaise. Mais est-il vrai que votre écriture soit mauvaise ? Une mauvaise écriture est celle qui donne de mauvaises nouvelles et qui fait d'ennuyeux sermons. Or, vous me dites que vous êtes mon amie et que vous m'envoyez des fromages. Et bien ! là, entre nous, votre écriture est charmante : elle a un négligé délicieux. On dit au premier abord : voilà un gribouillis terrible, voilà des broussailles formidables ; et puis, on cherche, et sous ces broussailles, on trouve des fromages ; ces herbes échevelées et battues par la tempête cachent un charmant ruisseau de cidre ; surprise délicieuse ! Véritable écriture de cœur ! Dans ces jambages incomplets, dans ces entrecroisements désordonnés, dans ces fautes d'orthographe (il y en a) reconnaissez, froids et malheureux critiques, la hâte délicieuse de l'amitié qui jette ses bras, qui jette ses sourires, qui jette ses paroles, qui jette ses fromages, qui veut tout dire et tout jeter à la fois. »

Voilà un volume qui sera le vade-mecum des hommes d'esprit. Ils aimeront à en savourer quelques pages pour se rafraîchir l'intellect, pour se reconforter l'âme. Les journalistes, improvisateurs de la plume, y apprendront l'art de penser juste et d'écrire comme on pense. Ils s'y dérouilleront de tous les jargons sportifs, parlementaires qui encrassent leur prose. Ils sentiront à chaque ligne que d'être chrétien sérieux n'empêche pas du tout d'avoir l'imagination ailée, le cœur vibrant, la plume alerte. Il se trouvera que ce livre destiné aux jeunes fera les délices de ceux qui le furent ou qui le sont restés, malgré les ans.

J. SCHYRGENS.

Faits-divers et commentaires

Hommage de gratitude à...

Il faut du courage pour lire un roman.

Rien que pour lier connaissance avec les personnages issus du génie de l'auteur, une grosse heure est nécessaire. On s'endort avant qu'elle soit écoulée. Ou bien c'est la sonnerie de la porte ou du téléphone qui retentit ; et alors tout est à reprendre depuis la première description. Que si l'on persévère et qu'on veuille perdre une demi-journée ou passer la nuit, il est presque certain que le jeu n'aura pas valu la chandelle.

Mettons en effet les choses au mieux. Supposons que le livre soit passablement écrit, qu'il ne contienne pas au delà de cinquante descriptions et de deux cents dialogues, que vous arriviez au bout en état de grâce : je veux dire sans avoir été scandalisé par l'immoralité de l'auteur et sans l'avoir souhaité aux cinq cents diables, qu'aurez-vous appris ? Quel sera ce fameux dénouement après lequel vous aurez couru pendant six heures au lieu de dormir ? Que Raoul ait épousé Gaëtanne, qu'il l'ait quittée, trompée ou même assassinée ; ou que ce soit elle qui ait balancé le Raoul de son cœur pour aimer ensuite Ludovic, ou bien pour ne plus aimer personne, ou même pour mourir ; qu'est-ce que tout cela vous apprend que vous ne sachiez déjà ? Comment ces histoires peuvent-elles vous passionner, vous qui avez un emploi utile à faire de votre vie ?

Pour moi, mon parti est pris. A moins de circonstances exceptionnelles et atténuantes, tant que mon confesseur ne m'imposera pas de lire des romans comme pénitence, je n'en lirai plus. J'ai d'ailleurs ma femme de ménage qui me supplée dans cette fonction. Elle a une longue expérience de la vie, ayant été mariée deux fois,

et son esprit ne connaît pas les emballements des critiques déformés par l'optique littéraire. Rien ne l'arrête. Faute d'avoir autre chose à se mettre sous la dent, il lui arrive de dévorer les journaux financiers de 1921 et la *Revue Belge* du mois dernier. Elle lit donc les romans qu'on m'envoie, m'en rend un compte fidèle tout en versant du charbon dans le poêle, et de cette collaboration sont nés maints articles de critique pour lesquels les auteurs m'ont félicité.

— Alors, M^{me} Cador, ce *Nouvel Anacharsis* d'Abel Hermant, qu'est-ce que cela vaut ?

— C'est l'éloge des littératures anciennes composé dans le style des vieux auteurs. M. l'abbé n'aime pas les écrivains ennuyeux.

— Et *Climats*, d'André Maurois ?

— C'est le récit parfait de disputes conjugales entre gens riches qui feraient beaucoup mieux de travailler au lieu de tant penser à eux-mêmes. Mon mari et moi, nous n'avons jamais eu le temps de nous analyser de la sorte et de nous demander si nous étions nés l'un pour l'autre. Ne fait-il pas trop froid, M. l'abbé ?

Ma femme de ménage ...

Cette incomparable M^{me} Cador est à mon service depuis bientôt deux ans.

Il me fallait une femme de ménage. L'agence m'en envoya trois douzaines. Mon choix tomba sur la plus grosse.

En la voyant monter si péniblement l'escalier trop étroit pour sa taille, j'avais eu pitié d'elle et m'étais dit : « Si elle est discrète, c'est elle que j'engage ».

— D'où venez-vous ?

— De Francfort-sur-le-Mein.

— Et vous arrivez, comme ça, sans chapeau, de si loin ?

— Oh non, M. l'abbé ! Il y a vingt-sept ans que j'habite la Belgique. Et M. l'abbé peut être sûr que ce n'est pas ma faute si la guerre a éclaté entre l'Allemagne et votre pays.

— Je le crois sans peine. D'ailleurs, il y a eu Locarno depuis lors et différents congrès où l'on a parlé de l'esprit international qu'il nous faut acquérir. Je suis en train de me faire une âme pacifique et universelle. Êtes-vous discrète ?

— Je mets des sabots pour travailler. A part cela, je ne parle que lorsque j'ai quelque chose à dire, et je ne trouve presque jamais rien à dire à personne. Il faut bien que j'ouvre la bouche pour prier M. l'abbé de m'indiquer quels jours et à quelle heure je dois venir ici. Et il est aussi nécessaire que je parle pour demander un billet au receveur du tramway de l'Espinette.

— Sur quelle paroisse habitez-vous ?

— Je ne me suis jamais renseignée.

— Alors vous ne priez pas ? Vous êtes athée, déiste, bouddhiste, spirite, membre de l'Association des Dames Libérales, candidate au Sénat comme M^{me} Spaak, juive, mahométane, M^{me} Cador ?

— Je suis catholique, apostolique et romaine, M. l'abbé. Mais je change souvent d'églises pour changer de prédicateurs, vu que ceux-ci ne changent pas assez de ton, et je ne m'informe ni du nom des églises où je fréquente, ni de celui des prédicateurs qui me fatiguent. Je n'ai de rancune contre personne. Si M. l'abbé veut que j'étudie la liste de tous les prêtres de Bruxelles, je m'y mettrai.

— Savez-vous du moins qui est premier ministre en Belgique ?

— N'est-ce plus M. Woeste ?

— Allons, ça va bien. Je vous engage. Vous êtes contente de venir travailler ici ?

— Je vois que M. l'abbé a beaucoup de livres. Je lis continuellement.

— Pas en travaillant, j'espère ?

— J'épousseterai bien la bibliothèque, M. l'abbé. Si, le dimanche, je ne devais pas aller à la messe et au cinéma, je ne sortirais pas de chez moi. Et les autres jours, je lis souvent jusqu'à minuit.

— Savez-vous aussi monter du charbon, cirer le parquet, laver la vaisselle ?

— Oui, M. l'abbé. Je lis même les livres d'architecture et les poètes, quand je n'ai rien d'autre sous la main.

Cette personne est selon mon cœur. Il paraît qu'elle met cinq heures ou une autre emploierait trente minutes. Qu'est-ce que cela m'importe, tant que je ne suis pas moi-même réduit à la mendicité ! M^{me} Cador a le droit de vivre et de se développer dans la ligne de sa prédestination. Je l'aime comme le Bon Dieu

l'a faite. Elle pèse cent et cinq kilos et n'a pas dit son dernier mot. Avec un tel poids, un pareil goût de la lecture et ses soixante ans, elle ne peut tout de même pas frétiller et abattre de la besogne comme une jeune fille de vingt ans.

Bien que ses mouvements soient généralement lents et mesurés, il lui est arrivé hier de casser un plat, tant elle a de vie intérieure et d'inattention. Elle est venue alors battre sa coulpe et c'est moi qui ai dû lui remonter le moral en faisant appel à nos communs souvenirs littéraires.

— Ne vous mettez pas l'âme à l'envers pour ce mauvais salaire qui était d'ailleurs fêlé ?

— Ce n'est pas celui-là, c'est un autre qui est fendu, M. l'abbé.

— Les plats ne sont pas éternels. Et il n'est pas étonnant que vous ressembliez à Goethe, M^{me} Cador, né comme vous à Francfort-sur-le-Mein.

— En 1749, M. l'abbé.

— Je ne me rappelais plus. Il aimait aussi beaucoup la lecture et, dans son enfance, mettait parfois la vaisselle en pièces. Un jour qu'il jouait dans la cuisine, il lança, par la fenêtre, un plat qui s'alla briser sur les pavés de la rue à la grande satisfaction et approbation de ses camarades. « Hourra ! » criaient-ils : Une soupière suivit. « Hourra ! Encore ! Encore ! », faisaient les marmots de plus en plus joyeux. Toutes les assiettes y passèrent, et Goethe ne fut content que lorsqu'il ne trouva plus rien sur le dressoir.

— Je n'ai garde d'en faire autant, M. l'abbé.

— Je sais que je puis compter sur vous, M^{me} Cador. Et que pensez-vous de *Milou*, ce nouveau roman qui vient de paraître chez Grasset ? Croyez-vous qu'une jeune fille convenable le puisse recommander à sa mère ?

— Ce livre m'a fait penser aux *Paysans* de Ladislas Reymont, mais si j'étais de M. l'abbé, je n'en permettrais pas la lecture aux personnes qui n'ont pas dix-huit ans, à moins qu'elles ne soient déjà mariées. Cependant les mariages si précoces ne sont pas toujours à conseiller. J'ai lu, dans un livre que m'avait prêté M. l'abbé qu'en Esthonie, le Code civil...

— A propos d'Esthonie, M^{me} Cador, je songe aux *Disciples d'Emmaüs*, le dernier volume du *Courrier des Pays-Bas*, de Léon Daudet que vous détenez toujours. Voudriez-vous avoir l'obligeance de me le rendre demain ?

— Je le rapporterais avec la *Mystérieuse Aventure* de César Santelli et avec les *Yeux de l'Esprit*, de René Béhaine.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela, M^{me} Cador ?

— Ce sont de nouveaux livres que Bernard Grasset a envoyés à M. l'abbé. Ne fait-il pas trop chaud, ici, M. l'abbé ?

— Cela va bien ainsi. Vous pouvez aller travailler dans la bibliothèque, M^{me} Cador.

OMER ENGLEBERT.

ERRATUM

Notre collaborateur et ami M. Marcel Schmitz nous fait remarquer que dans sa chronique de la semaine dernière il a parlé des fresques de M^{me} Vander Linden, et que c'est par erreur qu'on a imprimé Vandé Velde.

Union et Conversions

Irénikon, la belle revue qu'éditent les moines de l'Union à Amay — et à laquelle nous souhaitons de tout cœur que tous nos lecteurs s'abonnent — a publié dans son dernier numéro un important article du Père Dom Lambert Beauduin. Nous reproduisons ici la partie qui traite du problème des conversions. Comme à toute œuvre nouvelle, on fait à l'admirable apostolat entrepris par Amay des objections dont celle « des conversions individuelles » n'est pas la moins répandue. Avec sa grande compétence théologique, Dom Lambert met les choses au point.

Que penser des conversions individuelles ?

Des échanges de vues ont eu lieu à ce sujet qui, pour éviter de graves malentendus, appellent une mise au point. Il faut bien distinguer :

La question théologique générale des conversions.

La méthode d'action la plus efficace pour hâter le retour à l'unité des Eglises.

Pour la question théologique, tels sont les points indiscutables :

1. Tout fidèle de l'Eglise catholique romaine doit professer que l'organisme religieux auquel il appartient est la seule Eglise fondée par le Christ. Seule l'adhérence tranquille, paisible, invétérée à une Eglise séparée, qui établit l'âme dans la bonne foi, dispense l'homme devant Dieu de n'avoir pas appartenu publiquement à la vraie Eglise. Cette obligation vis-à-vis de la vraie Eglise atteint toutes les Eglises séparées, qu'elles aient conservé après la séparation le sacerdoce, le *Credo* traditionnel, l'épiscopat ou qu'elles aient dissipé cet héritage paternel.

2. Dès qu'une âme n'est plus en sécurité dans son Eglise et qu'elle cherche sincèrement plus de lumière, tout fidèle catholique et a fortiori tout prêtre, en vertu même des principes que nous venons de rappeler, est tenu d'éclairer son frère, de lui frayer la route, avec discrétion et prudence sans doute, mais sans hésitation et sans faiblesse. Dès qu'une âme est pleinement éclairée et fortement trempée pour le bien, personne ne peut pour des considérations d'un autre ordre retarder sa pleine adhésion à la vraie Eglise.

3. Le chrétien qui, pour suivre la voie de sa conscience et adhérer à la vraie Eglise, fait les sacrifices humainement si douloureux, inhérents à pareil retour, pose un acte hautement méritoire, digne de tous les éloges et de tous les respects et fait preuve d'une grande noblesse d'âme, d'une forte vertu et d'une docile fidélité à la grâce.

4. Nos frères séparés ne peuvent nous reprocher cette conduite que la logique de nos croyances nous impose. Le prosélytisme reste le privilège de ceux qui ont conscience de posséder la vérité; il ne perd ses droits que devant un latitudinarisme incohérent qui renferme tout sentiment religieux dans le sanctuaire de la conscience individuelle et pratique une égale tolérance pour tous les organismes religieux visibles.

Méthodes d'action unioniste.

Nous abordons ici la question sous un aspect tout différent. Pour travailler au rapprochement des Eglises séparées et préparer cette unité chrétienne tant désirée, quelle est l'activité la plus opportune et la plus efficace; quelle est la meilleure méthode? Organiser son apostolat en vue de multiplier autant que possible les retours individuels; faire de cet objectif le pivot de toute son action unioniste et entreprendre de reconstituer l'unité chrétienne en ramenant une à une au bercail commun les millions de brebis dispersées?

Où bien viser plutôt le rapprochement des Eglises elles-mêmes par un travail d'ordre intellectuel, moral et surnaturel; travailler avec un continu souci de vérité et de charité à « rasséréner l'atmosphère », à dissiper par une étude plus approfondie les préjugés et les partis pris; à développer dans la lumière et dans l'amour ce vif désir de réconciliation chez tous les chrétiens d'Occident et d'Orient; à provoquer chez tous les chrétiens un grand élan de prières, de vie religieuse fervente, de repentir et de pardon qui rende le monde chrétien digne de ce grand bienfait; en un mot, réaliser cette unité spirituelle des intelligences et des cœurs qui rende possible et durable la vraie Unité des Eglises?

Il est bien entendu que les partisans de cette dernière méthode, à laquelle, pour notre part, nous adhérons pleinement, acceptent sans réserve les principes théologiques énoncés plus haut sur l'obligation d'éclairer toute âme qui cherche la pleine lumière et de la guider vers la vraie Eglise. Mais la question est tout autre ici : quel est, pour réconcilier les Eglises, le moyen le plus efficace? Pour justifier notre point de vue, nous soumettons à nos lecteurs les considérations suivantes :

1. Le catholique éclairé et fervent qui apprécie l'immense bienfait d'appartenir à la vraie Eglise, éprouve naturellement le désir de faire connaître et aimer celle-ci par un plus grand nombre d'hommes. Or, l'âme conquérante du missionnaire s'accommode mal d'un travail à longue portée dont les résultats tangibles sont problématiques, lointains et impersonnels. L'effort silencieux, lent, qui échappe aux statistiques et aux diagrammes, déconcerte son impatience et passe à ses yeux pour une activité dépourvue de sens pratique : une utopie.

Il est préférable, à ses yeux, d'enregistrer, aujourd'hui, quelques succès précis que d'escompter de vastes résultats à longue échéance. Personne ne songe à condamner cette conception.

2. Mais pareil travail rencontre deux graves écueils qu'il faut éviter à tout prix. Et tout d'abord le souci de multiplier les conversions individuelles ne doit jamais porter préjudice aux droits de la vérité et de la charité. S'il est juste de faire resplendir dans l'Eglise romaine toutes les notes et prérogatives de la véritable Eglise du Christ, jamais il n'est permis, pour désaffectionner les fidèles de leur propre Eglise, d'exagérer les fautes et les défaillances de celle-ci; de taire systématiquement ses mérites, ses progrès et ses vertus; de discréditer sa hiérarchie, ses institutions, ses traditions; de colporter sans contrôle des faits défavorables; bref, de pratiquer une apologétique étroite et déloyale, qui aboutira peut-être à ébranler la confiance de quelques-uns, mais éveillera assurément des antipathies et augmentera la défiance et les rancunes de la masse.

3. Un autre écueil non moins préjudiciable au rapprochement. Une œuvre fondée pour multiplier les conversions individuelles deviendra fatalement suspecte à la hiérarchie des Eglises séparées; au moins faudra-t-il apporter vis-à-vis de celle-ci tous les égards, toutes les prévenances; éviter tout ce qui pourrait paraître abus de confiance, pression, bienfaisance intéressée, prosélytisme indiscret. Sans doute la hiérarchie séparée ne peut s'offusquer de voir le clergé catholique remplir au sujet des conversions individuelles tout son devoir, selon les principes théologiques que nous avons développés dans la première partie de cet exposé; mais quand il s'agit d'un apostolat méthodique dans ce sens, il nous paraît impossible de ne pas provoquer des animosités et des représailles qui ne favoriseront pas le travail de rapprochement.

4. Quant à cette difficulté élevée contre l'idée même des retours en masse : à savoir que finalement la conversion à la vraie foi est un acte libre et personnel dont chacun porte la responsabilité inexcusable, comment théologiquement justifier ces actes corporatifs que l'on semble opposer aux retours individuels?

Assurément, tout catholique professe que l'adhésion de l'âme à Dieu s'accomplit sous l'action de l'Esprit-Saint dans la conscience de chaque fidèle. Mais tout un ensemble de causes secondes préparent et disposent les âmes à cette donation totale; je veux dire que tout un ensemble de dispositions psychologiques, morales et sociales doivent créer un milieu et des circonstances favorables et faciliter ainsi l'œuvre de l'Esprit-Saint. Pour la grande masse des simples fidèles, leur foi très robuste d'ailleurs a besoin pour se conserver et se fortifier du cadre social que créent l'obéissance à la hiérarchie et le contact des corréligionnaires. Si cette influence sociale et cet entraînement collectif ne sont pas mis au service de l'Union des Eglises, quelques âmes peut-être pourront se frayer leur voie isolément, mais la masse des fidèles n'envisagera même pas le problème. De là l'importance de la hiérarchie dans l'œuvre que nous envisageons et la nécessité absolue d'un contact loyal, confiant et surnaturel avec elle.

5. Enfin il faut aller plus loin encore; et sans vouloir déprécier d'aucune façon d'autres vues ou d'autres méthodes, il faut se rendre compte que la question d'une union officielle et hiérarchique ne se pose même pas pour nous en ce moment et le prosélytisme, c'est-à-dire la poursuite méthodique de retours soit individuels soit collectifs, n'entre pas dans l'horizon de l'activité unioniste à laquelle vont nos préférences.

Oui, l'Union des vrais disciples du Christ sera un jour consommée, et il semble bien que cet idéal ne se réalisera que par une démarche sociale qui entraînerait la masse des fidèles à la suite de leurs chefs. C'est du moins la leçon de l'histoire de nos ruptures. Mais les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes et à poursuivre comme but précis un mode déterminé d'union que les circonstances actuelles rendent encore invraisemblable et lointain, les meilleures volontés pourraient fléchir.

Le travail actuel à la portée de tous a pour but d'opérer ce rapprochement spirituel des intelligences et des cœurs : connaître, comprendre, estimer, aimer nos frères séparés, prier avec eux pour la concorde des Eglises. Que chaque âme chrétienne — la plus humble et la plus aimante est ici la plus puissante — s'efforce d'être dans le corps mystique du Christ un *facteur d'unité*. De l'effort combiné de toutes ces énergies unificatrices surgira enfin, à l'heure voulue par Dieu, cet *Unum* parfait, suprême souhait et suprême espérance.

Tel nous semble être le but de l'apostolat unioniste actuel. Il n'est que le commentaire des paroles de Pie XI au Consistoire du 18 décembre 1924.

« L'œuvre de la réconciliation ne peut être tentée avec un espoir

fondé de succès qu'à une triple condition : chez nous, il faut qu'on se dé fasse des erreurs courantes accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions des Eglises d'Orient. Il faut que les Orientaux, de leur côté, s'appliquent à considérer l'identité de l'enseignement des Pères latins et des Pères grecs. Enfin il faut, de part et d'autre, des échanges de vues dans un grand esprit de charité.

ANGLETERRE

L'affaire du Prayer book

D'un article du plus haut intérêt de M. Jean Guillon, dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes, sur « l'affaire du Prayer-book » :

Les conversations de Malines et lord Halifax.

Ce désir de vérité et d'unité religieuses, quand il se réveille au cœur d'un Anglais, le tourne vers Rome. Mais entre le Tibre et la Tamise, il y a bien de la distance. Comme l'avait pressenti Newman, c'est aux pays de civilisation française qu'est peut-être réservée la mission d'unir la Grande-Bretagne à la latinité. Au mois de janvier, peu de temps après le rejet du *Prayer Book*, paraissait à Oxford une brochure grise qui contenait le compte rendu officiel des fameuses conversations de Malines. Il est intéressant de la relire à la lumière des crises récentes de l'Eglise anglicane.

A l'automne de 1921, lord Halifax, accompagné de l'abbé Portal, rendit visite au cardinal Mercier à Malines et lui demanda s'il serait disposé à recevoir quelques-uns de ses amis anglicans, qui, comme lui-même, désiraient ardemment travailler à un rapprochement entre l'Eglise anglicane et l'Eglise catholique romaine. Le moment, disait-il, était favorable. Les évêques anglicans, réunis en 1920 au nombre de deux cent cinquante au palais de Lambeth, avaient manifesté en termes explicites leur vif désir de voir la chrétienté se réunir d'une manière visible. Le cardinal accueillit avec joie la requête de lord Halifax. Les entretiens de Malines se poursuivirent pendant quatre ans dans une atmosphère de charité, de confiance et de paix. La mort du cardinal, suivie de près par celle de l'abbé Portal, les suspendit.

Les interlocuteurs furent, du côté anglais, lord Halifax, le Dr Armitage Robinson, le révérend W. H. Frere, puis le Dr Gore et le Dr Kidd; du côté romain, Mgr Van Roey, l'abbé Portal, puis Mgr Batiffol et l'abbé Hemmer. Ces entretiens n'étaient pas des négociations, ni même des échanges entre personnes accréditées. S'ils étaient vus avec bienveillance par les autorités compétentes ils n'étaient pas susceptibles de recevoir, au moins du côté romain, un caractère officiel. Il convient pourtant de remarquer avec le cardinal Mercier « que, pour la première fois depuis la Réforme, anglicans et catholiques se voyaient pour dissiper les équivoques qui les tiennent à distance, et pour se rapprocher du but tant désiré, l'Unité ». Et le cardinal rappelait la parole de Léon XIII : « Les grands événements de l'histoire ne se peuvent réaliser par des calculs humains ».

Un mémoire, présenté par les catholiques romains en 1926, énonce les conclusions acquises. Sur le caractère de l'Eglise, sur les sacrements de Baptême, de Pénitence et d'Eucharistie, l'accord est satisfaisant. Il est rappelé que les trente-neuf articles ne lient pas strictement le clergé et peuvent recevoir, comme le pensait le Dr Pusey, une interprétation qui les concilierait avec la doctrine du concile de Trente. On n'a pas oublié comment la question de la validité des ordinations anglicanes, soulevée en 1894 par l'abbé Portal et lord Halifax, reçut de Léon XIII en 1896 une solution négative. Le memorandum de Malines assure que « si toutes choses par ailleurs étaient réglées relativement à la doctrine, si l'accord était obtenu sur un régime disciplinaire, il n'y aurait pas de difficultés de la part des évêques anglicans à accepter les éléments d'ordination qui paraîtraient nécessaires à l'Eglise romaine pour mettre hors de doute aux yeux de tous la validité de leur ministère ».

Quant à la primauté du Pape, elle ne semble pas non plus, un obstacle insurmontable. Certes, les expressions restent encore vagues. Des souvenirs anciens, dit le memorandum, ont laissé

leur amertume dans les cœurs. Plutôt que de revenir sur les chemins du passé, l'esprit essaie de conjecturer les formes que l'action de la papauté pourrait prendre dans l'avenir. Pourtant les anglicans présents à Malines étaient disposés à reconnaître au Siège de Rome plus qu'une primauté d'honneur, plus même qu'un pouvoir de direction spirituelle (*spiritual leadership*) : une primauté de responsabilité (*primacy of responsibility*).

Les anglicans firent remarquer que le nombre des évêques en communion avec le siège de Cantorbéry était, en 1920, de 368, ils s'inquièrent du régime sous lequel leur Eglise pourrait vivre en cas de réunion. « Il n'appartenait pas aux catholiques dépourvus de mandat officiel d'apporter des promesses. Cependant il leur était possible de dire combien grande est la diversité des disciplines sous lesquelles l'Eglise a vécu sans dommage pour son unité, et quelle variété d'institutions existe encore actuellement au sein de l'Eglise catholique, malgré l'uniformité progressive, à laquelle tend sa législation, surtout depuis que la Réforme protestante l'a contrainte à renforcer sa centralisation administrative. Le respect que Rome témoigne aux Eglises orientales le scrupule avec lequel elle maintient leurs rites, leurs langues liturgiques, leurs droits patriarcaux, leurs coutumes et leurs législations particulières, tout permet d'entrevoir avec quelle largeur d'esprit pourraient être traitées entre l'Eglise romaine et l'Eglise anglicane les clauses disciplinaires de leur union ».

Si importants que soient ces points d'accord, on s'exposerait à de graves mécomptes en exagérant leur portée. Les théologiens romains pouvaient avoir le sentiment d'exprimer la pensée de leur Eglise : les pèlerins anglicans, quoiqu'ils fussent soutenus par leur Primat, ne représentaient qu'une fraction de l'Eglise d'Angleterre. Mais le présent d'un pays comme celui d'un individu n'est pas susceptible d'une connaissance rigoureuse : telle tendance encore faible en étendue, négligée par un observateur superficiel, contient souvent en germe la substance de l'avenir. La méthode suivie à Malines a donné des résultats : elle était bonne. Dans tous les domaines, l'étude technique du passé, le désir sincère d'un rapprochement, la sympathie des personnes sont les conditions les plus favorables de l'union des esprits.

Lord Halifax.

Nul n'a plus contribué que lord Halifax à assurer le succès de ces entretiens et à prolonger leur souvenir. Resté pendant cinquante ans à la tête de l'*English Church Union*, il a été le grand artisan du renouveau de son Eglise. Le pays où certains — il y a cent ans, — quand on leur demandait de définir leur foi, disaient seulement « *Credo in Neumanum* » est la terre d'élection des hautes personnalités, car l'Anglais paraît beaucoup plus sensible à l'accent de la conviction qu'à la propagande abstraite des idées.

Lord Halifax est entré au mois de juin dans sa quatre-vingt-dixième année. A une époque troublée comme la nôtre, une très longue vie permet de voir changer étrangement la figure du monde. Lord Halifax a vu, sur le continent, naître et mourir deux grands empires. Il a connu le temps où le Pape était en Angleterre considéré comme l'Antéchrist, où l'évêque de Londres refusait de consacrer l'église d'All Saints, parce qu'une petite croix sans effigie était fixée sur l'autel, et voici que l'Angleterre est couverte de crucifix. Tout jeune encore, il fut l'ami du prince de Galles, le futur Edouard VII, et la reine Victoria le choisit pour accompagner son fils dans son premier voyage sur le continent. Le Roi lui conserva son amitié et l'on raconte qu'il disait parfois : « Si je pratiquais une religion, ce serait la sienne ». Bien que le très honorable Charles Wood, vicomte Halifax, appartint à une famille d'hommes d'Etat qui lui ouvrait les avenues du pouvoir (il est le petit-fils de Charles Grey, premier ministre de la Couronne sous Guillaume IV, et son fils lord Irwin est actuellement vice-roi des Indes), il quitta en 1870 la maison du prince pour se consacrer aux œuvres de charité et à son Eglise : un irrésistible attrait le poussait vers les questions religieuses. Par un de ses oncles qui était l'ami et le correspondant de Newman, il recueillit la tradition du mouvement d'Oxford, et plus tard l'étude et la pratique du *Prayer Book* lui apprirent à découvrir le catholicisme qui s'y cache. Il se convainquit dès lors que la Réforme n'avait pas arraché l'Angleterre à la chrétienté où elle avait vécu pendant mille ans et d'où elle avait tiré tant de gloire. L'Eglise anglicane a donc, bon gré mal gré, des devoirs envers l'Eglise de Rome à laquelle elle doit sa foi. Ce sont ces devoirs

que lord Halifax s'est appliqué à prêcher et à pratiquer pour son propre compte.

Chemin faisant, il observait que les hommes se trompent souvent sur le sens des formules qui les séparent et que des difficultés que l'on croyait fondamentales peuvent se résoudre si on sait les aborder par un certain côté. Son art fut justement de retrouver et de mettre au jour ces points où les esprits pensent de même, bien qu'ils s'imaginent le contraire et qu'ils se complaisent dans d'antiques querelles. Si l'on peut toujours présenter la vérité de manière à la rendre insupportable, il doit exister aussi une façon de l'exprimer qui pénètre les cœurs, et qui accomplit l'accord. Et très souvent lord Halifax, parlant avec un anglican moins catholique que lui, avait d'abord cette réponse : « C'est inutile ; nous ne nous entendrons jamais » ; puis, après une heure d'entretien : « Mais, mon ami, ce que vous venez de me dire, je l'ai toujours pensé ». Son père lui demanda un jour un confesseur. « La foudre m'aurait frappé, dit lord Halifax, je n'aurais pas été plus surpris. »

Le génie d'un tel homme, on le devine, fut celui de l'amitié. Il sut gagner à son affection, sinon toujours à sa cause, des esprits aussi variés que Gladstone et Léon XIII. Pendant trente ans, il tira sa force d'une amitié singulière pour l'abbé Portal, un lazariste français qui aimait à se glorifier de ses origines paysannes. Dès qu'il l'eut connu, le cardinal Mercier l'accueillit dans son intimité. Sur son lit d'agonie, trois jours avant sa mort, il lui remit son anneau pastoral que lord Halifax depuis ce jour n'a cessé de porter suspendu sur son cœur.

Parmi les adversaires sans nombre, il ne connaît pas d'ennemis : la seule critique qu'on lui fasse est de pécher par espérance. Pourtant c'est cette espérance qui le soutient et qui lui donne, malgré l'extrême vieillesse, la volonté d'entreprendre. L'an passé, tout le monde l'avait cru mort et les gens de son manoir s'apprétaient à recevoir les invités à ses obsèques. L'idée des luttes à soutenir le ressuscita. Peu de mois après, on le voyait à Rome, à Paris, à Malines ; il parcourait l'Angleterre, parlait à la Chambre des lords, multipliait les tracts, haranguait encore au mois de juin, le Congrès anglo-catholique de Leeds. Il apparaît à la tribune, frêle, souriant et svelte, appuyé au bras d'un ami. On croirait qu'il ne va pas pouvoir se soutenir. Il a gardé pourtant, dans le déclin de ses forces, avec une élégance suprême, cette bonne grâce qui émane de la convictions quand elle est inébranlable. Son visage allongé et doux rappelle ces portraits, chers à Barrès, où le Gréco a su rendre, dans la pâle ardeur du regard, la spiritualité. Sa phrase est toujours simple et fraîche. Elle résume en peu de mots une longue chaîne de pensées et de souvenirs. Elle rappelle à la foule ce qu'elle n'a jamais cessé de croire, et elle lui communique une assurance, car le peuple qui recueille sa parole ne sait plus si elle vient d'un passé aboli ou si elle n'est pas plutôt, dans l'incertitude présente, la voix nécessairement mystérieuse de l'avenir.

L'avenir de l'anglo-catholicisme.

De grands obstacles demeurent pourtant à ce retour de l'Eglise anglicane à l'Eglise catholique. Si l'Angleterre se catholicise, elle est encore loin de devenir romaine : elle se souvient qu'elle a accepté la Réforme beaucoup plus pour assurer son indépendance que pour purifier sa foi. L'emprise de Rome apparaît aux anglo-catholiques comme une domination, le retour comme une soumission et l'Anglais n'est pas prêt à se soumettre. Quand il le fait, il aime garder des « garanties contre la Couronne ». Comment accepter la juridiction d'un Pape italien sur l'Angleterre ? D'ailleurs le développement d'un catholicisme sans papauté satisfait les besoins de la piété populaire et il ne semble pas inquiéter outre mesure les théologiens. Puis l'attitude des catholiques romains d'Angleterre et d'Irlande, qui n'ont pas oublié les persécutions du passé, leurs moqueries pour des pratiques où ils ne voient que des caricatures de leur culte, leurs campagnes pour susciter des conversions individuelles déplaisent trop aux anglo-catholiques pour les attirer vers la communion romaine.

Il est cependant hors de doute que le désir d'une Eglise libre dans un Etat libre croisse insensiblement en Angleterre. Les âmes vraiment religieuses ne peuvent supporter de voir leur Eglise entravée dans ses développements légitimes par une assemblée où des juifs, des protestants et des libres-penseurs décident de la majorité. Les évêques eux-mêmes commencent à s'en inquié-

ter. L'évêque de Durham, le docteur Hensley Henson, une des figures les plus énergiques de l'épiscopat anglican, conseille ouvertement aux fidèles de se servir du nouveau Livre sans l'assentiment du Parlement. Lord Halifax et ses amis anglo-catholiques demandent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, condition de la liberté religieuse. « L'Etablissement », disent-ils, n'est pas une institution religieuse nouvelle, par laquelle le peuple anglais se serait détaché de la catholicité. Dans la force originale du terme, « l'Etablissement » est un secours donné par l'Etat à l'Eglise pour assurer le libre exercice de ses pouvoirs spirituels, la libre possession de ses domaines. Aussi le « désétablissement » ne doit pas emporter la suppression des biens de l'Eglise ou du traitement des ecclésiastiques (*disendowment*). Il faudra du temps aux anglo-catholiques pour faire appliquer ces vues : un illogisme, surtout s'il est consacré dans une longue coutume, ne se détruit pas en Angleterre par un raisonnement, si juste soit-il : l'archevêque de Cantorbéry n'accorde-t-il pas encore des dispenses de mariage dans l'Archevêché d'York en tant que « légat du Pape en Angleterre » ? L'Eglise établie d'Angleterre s'est incorporée à la nation, à ses écoles, à ses universités : dans les plus petits villages le prêtre représente à la fois le Christ et le Roi. Ni la masse des fidèles, ni le corps des pasteurs ne se résigneront aisément à voir l'Eglise privée de ce redoutable privilège. Pourtant, depuis la crise du *Prayer Book*, le « désétablissement » a des chances de passer dans les programmes ou tout au moins dans les discussions des partis. Si jamais il se réalise, on verra se modifier sensiblement la physionomie de la vie politique anglaise. Une des grandes assises de l'ordre ancien disparaîtrait ; la Chambre des Lords et la monarchie seraient amenées par là même à changer de caractère. Quant à Rome, elle ne pourrait que profiter de cette libération, car elle a toujours préféré que les Eglises qui lui demeurent étrangères échappent à la tutelle du pouvoir civil.

Les anglo-catholiques qui sont maintenant comme la conscience de leur Eglise, en deviendraient-ils la partie dirigeante ? Tout au moins auraient-ils enfin des évêques de leur choix ? Réussiront-ils à « convertir » leurs frères comme ils l'espèrent ? Pourront-ils en l'absence d'un organisme pondérateur, vivre avec les évangéliques ? Verra-t-on se prolonger encore plusieurs siècles le paradoxe d'une Eglise catholique anglaise ? Si l'Eglise arrive enfin à s'affranchir de l'Etat, le sentiment « insulaire » disparaîtra-t-il du même coup ? Gladstone, malgré des réserves d'ordre politique, reconnaissant dans le siège de Rome « le centre du monde chrétien et le gardien du christianisme intégral ». Mais la jeune Angleterre l'écoutera-t-elle ? C'est le secret d'un lointain avenir où il n'est pas donné à nos prévisions de pénétrer.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement vient à échéance de vouloir bien verser fr. 47.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 37.50.)

L.-R. THEVENET EXPORTATION

180, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 242 17

Ch. Post. 778.67

Succursales :

BRUXELLES

ANVERS

OSTENDE

Rue Neuve, 13
Tél. 132,96

Rue du Berceau, 22 Rampe de Flandre, 25
Tél. 267,72

LES MEILLEURES CIGARETTES

Tous les goûts - - Toutes les fantaisies

CHOIX UNIQUE EN ARTICLES DE CADEAUX.

DE BACKER-VANCAMP

BRUXELLES

73, rue Royale, 73

BRUXELLES

(EN FACE DE LA COLONNE DU CONGRÈS) — TÉL. 275,63



OBJETS D'ART --- PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

DE

LALIQUE



Crédit Général de Belgique

Société anonyme

Capital : 150,000,000 de francs

Fondée en 1886

Réserves : Frs 50,000,000

entièrement versés

Réserves : Frs 50,000,000

Siège social : 14, rue du Congrès, Bruxelles

Siège B :

51, avenue des Arts, 51, Bruxelles

Bureau auxiliaire :

38, boulevard d'Anvers, Bruxelles-Maritimes

PRINCIPALES OPÉRATIONS TRAITÉES PAR LA BANQUE

Toutes opérations de bourse, de banque et de change - Comptes chèques. - Comptes courants. - Comptes de quinzaine. Comptes de dépôts à vue et à terme. - Escompte, avances sur warrants. - Prêts et avances sur titres. - Paiement et encaissement de coupons belges et étrangers. - Lettres de crédit. Dépôts à découvert. - Location de coffres-forts. Service financier pour sociétés.

SERVICE ÉTRANGER

Grâce à ses relations avec les principaux établissements financiers de l'étranger, la Banque est à même d'exécuter avec soin et promptitude les ordres de la clientèle pour tout ce qui concerne les opérations sur les places étrangères.